

L'ADOLESCENCE ET LA JEUNESSE D'EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

(d'après des documents inédits)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE PRÉSENTÉE EN SORBONNE
POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PAR

LÉON LE MEUR

Aumônier au Collège Stanislas



" *Editions Spes* "

17, rue Soufflot

PARIS

431.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552224_0057

L'Adolescence et la Jeunesse
d'Eugène-Melchior de Vogüé

L'ADOLESCENCE ET LA JEUNESSE D'EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ

(d'après des documents inédits)

THÈSE COMPLÉMENTAIRE PRÉSENTÉE EN SORBONNE
POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PAR

LÉON LE MEUR

Aumônier au Collège Stanislas



" *Editions Spes* "

17, rue Soufflot

PARIS



BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Liste des ouvrages du vicomte Eugène-Melchior de Vogüé

Syrie, Palestine, Mont Athos.
Voyage aux pays du passé.
Histoires orientales.

Le fils de Pierre Le Grand-Mazeppa.
Un changement de règne.
Trois drames de l'histoire de Russie
(même œuvre que la précédente).
Histoires d'hiver.
Le Roman russe.
Souvenirs et Visions.
Remarques sur l'Exposition du Centenaire.
Spectacles contemporains.
Regards historiques et littéraires.
Heures d'Histoire.
Cœurs russes : Histoires d'Hiver ; Le temps du servage ; Le manteau de Joseph Olenine.
Notes sur le Bas-Vivarais.
Devant le Siècle.
Jean d'Agrève.

Histoire et Poésie.
Les Morts qui parlent (Scènes de la vie parlementaire).

Plon-Nourrit, Paris 1877.

Calmann-Lévy (Bibliothèque contemporaine), Paris 1880.
Edition Nelson, Paris 1913.
Calmann-Lévy, Paris 1885.
Paris 1884.
Armand Colin, Paris 1911.

Calmann-Lévy, Paris 1885.
Plon-Nourrit, Paris 1886.
Plon-Nourrit, Paris 1887.

Plon-Nourrit, Paris 1889.
Armand Colin et C^{ie}, Paris 1891.
Armand Colin et C^{ie}, Paris 1892.
Armand Colin et C^{ie}, Paris 1892.

Armand Colin et C^{ie}, Paris 1893.
Honoré Champion, Paris 1893.
Armand Colin et C^{ie}, Paris 1896.
Armand Colin et C^{ie}, Paris 1897.
puis édition Nelson s. d.
édition Ollendorf s. d.
Albin-Michel s. d.
Plon-Nourrit 1927.

Armand Colin, Paris 1898.
Plon-Nourrit, Paris 1899.
et édition Nelson s. d.

Le Rappel des Ombres.
Pages d'Histoire.
Le Maître de la Mer.

Armand Colin, Paris 1900.
Armand Colin, Paris 1902.
Plon-Nourrit, Paris 1904.
et édition Nelson s. d.

Sous l'Horizon : Hommes et choses
d'hier.
Maxime Gorki.
Les Routes.

Armand Colin, Paris 1904.
Plon-Nourrit, Paris 1905.
Bloud et C^{ie}, Paris 1910.

POSTHUMES :

Sous les Lauriers : Eloges académiques.
Pages choisies.
Lettres à Armand et Henri de Pont-
martin (1867-1909).
Pages vivaroises.

Bloud et C^{ie}, Paris 1911.
Plon-Nourrit, Paris 1912.
Plon-Nourrit, Paris 1922.
Le Pigeonnier, 1928.

BIBLIOGRAPHIE PARTICULIÈRE AU SUJET

1° *Inédits.*

a) Une liasse de onze lettres : a) Neuf ont été adressées au même correspondant du 11 août 1864 au 11 juillet 1865, deux seulement étant datées de façon absolument précise.

b) Deux autres lettres à un autre correspondant, du 10 août 1865 et du 4 octobre de la même année.

b) Documents divers communiqués sous l'indication : *Gourdan 1869*. On y trouve toutefois :

a) Une réflexion sur *la Marseillaise* qui est de 1864.

b) Une page de prose *Sur le cimetière de Grenoble*, datée de mai 1868.

c) Une poésie : *A Madame B. C.*, datée du 13 août 1868.

c) Documents (lettre, relations de voyage, notes diverses) communiqués sous l'indication : *Italie, hiver-printemps 1870*.

d) Une liasse de lettres et notes groupées sous deux titres : a) *Allemagne : captivité* (septembre 1870-mars 1871).

b) *Saint-Germain* (avril-juin 1871).

e) Deux lettres : a) Une datée de *Thérapia*, le 21 août 1872, adressée au marquis de Vogüé, ambassadeur de France à Constantinople.

b) Une datée de l'Ambassade de la République française à Saint-Petersbourg, le 19 octobre 1881, sans indication de destinataire.

f) Manuscrit d'une tragédie en vers : *Ugolin* (deux actes seulement sur cinq) ; accompagné de nombreuses notes et d'un plan détaillé de la pièce.

c) Notice autobiographique rédigée par E.-M. de Vogüé et remise à Edmond Rousse pour le discours de réception à l'Académie française.

2° *Ouvrages consultés* (études, articles de revues ou de journaux).

Discours prononcés pour la réception de M. le vicomte E.-M. de Vogüé à l'Académie française, le jeudi 6 juin 1889. — Discours de M. E. Rousse et de M. le vicomte E.-M. de Vogüé, Paris typ. Firmin-Didot MDCCCLXXXIX.

Tabariès de Grandsaignes : *Souvenirs des maisons de Vaugirard et d'Auteuil* Paris, C. Noblet 1905.

Victor Giraud : *Les Maîtres de l'Heure*, Paris Hachette, 1906.

s'affranchir de la tradition, pour qu'il ait songé à écrire des *Mémoires*.

Il faut donc arracher à des papiers épars le secret de cette jeune âme comprimée d'abord par la morne discipline de l'internat, ensuite par des séjours périodiques au château familial qui auraient dû lui apporter la détente des vacances, mais dont une gêne insurmontable devant son père faisait un véritable supplice, libérée enfin par un acte d'indépendance dont on peut contester le principe, mais qui la donnera aux lettres en l'enlevant à l'existence du gentilhomme campagnard. Et il a semblé que d'écouter cette âme, de la comprendre ou de la deviner, méritait une étude dont l'objet, pour limité qu'il soit, ne manquerait pas d'intérêt.

I

Eugène-Melchior de Vogüé est né à Nice, le 25 février 1848¹, à l'heure où la royauté cédait la place à cette nouvelle force du monde moderne : la démocratie. Il appartenait à une des plus

¹ Extrait de l'acte de naissance et de baptême d'Eugène-Melchior de Vogüé.

*Diocèse de Nice
Commune de Nice
Paroisse de Saint-Etienne*

*N° 11
De Vogüé
Maria Eugenio Melchiorre*

Il a été extrait du double registre des actes de naissance et de baptême de cette Paroisse de Saint-Etienne, Commune de Nice, pour l'exercice de l'année 1848, l'acte suivant :

L'anno del Signore mille ottocento quarant'otto ed alli novi del Mese di Marzo alle ore tre di sera, nella Parrocchia di Santo Stefano, Comune di Nyza.

E stato presentato alla Chiesa un fanciullo di sesso mascolino, nato li venticinque del mese di febbrajo, alle ore tre di mattina, nel distretto di questa Parrocchia, figlio dell' Illmo Sign. Conte Giuseppe Vittorio Raffaele di Vogüé, domiciliato in Castello Gourdan (Ardèche), e dell' Illma Signora Contessa Cristina Enrichetta Hastings Anderson, domiciliata in Castello Gourdan (Ardèche), Conjugi di Vogüé, cui fu amministrato il Battesimo da me parroco sottoscritto e sono stati imposti li nomi di Maria Eugenio Melchiorre, essendo stati padrino l'illmo Sign. Conte Eugenio di Vogüé, domiciliato in Castello Gourdan e madrina l'illma Signora Contessa Laura di Vogüé, nata di Beausemblant, rap-

vieilles familles du Vivarais et à une des plus nobles maisons de l'ancienne France. Il n'était pas seulement de France : à sa mère, une Anglaise, M^{lle} Anderson, il devait l'apport d'un élément ethnique distinct de celui qu'il recevait d'une ascendance paternelle presque méridionale. Nul doute que l'auteur de *Jean d'Agrève*, ce roman qui, par tant de points, ressemble à une autobiographie, ait fait retour sur lui-même quand il analyse la double hérédité de son héros.

« Jean tenait, de son ascendance provençale, une sensibilité de cœur et une vivacité d'esprit qui semblaient combattues, réfrénées en lui par l'influence du sang maternel. Sa mère était une Bretonne du pays de Léon... J'attribuai au hasard de cette union les contrastes de mon ami, fait de brume et de lumière, de mélancolie et d'ardeur... tout en lui donnait l'impression d'un chaud rayon de soleil brisé sous les vagues froides de l'Océan... » ¹

La première enfance s'écoula au château de Gourdan, près d'Annonay, dans les Cévennes, propriété de la branche cadette des Vogüé ². La vie n'y était pas gaie. Des circonstances spéciales tenant à des questions de famille firent que l'enfant vécut dans une atmosphère de tristesse dont sa sensibilité fut à jamais empreinte. Il y était élevé avec un frère plus jeune de quatre ans, entre son père,

presentanti dall'Illmo Sign. Amore Silvestro di Prati di Carros e dall'Illma Signora Contessa di Cessole, nata de Castellane.

L'indicazione della Nascita consichiasta del Battismo e stata fatta dall'Illmo Sign. Conte di Vogüé, padre del neonato.

Firmato il rappresentante De Prats de Carros

Firmato la rappresentante Contessa de Cessole

Firmato il richiedente Conte Raphaël de Vogüé

Firmato il Parroco Giuseppe Miceu.

Pour copie conforme à l'original,

Nice, le 10 mars 1848.

Jh. Miceu, curé.

¹ *Pages choisies*, p. 251, 252.

² Le château de Gourdan était entré dans la famille par suite d'un mariage contracté, en 1601, par Louis de Vogüé avec Mademoiselle de Peloux. Cette branche s'éteignit à la fin du XVIII^e siècle avec Pierre de Vogüé, héritier d'un fils du maréchal de Villars. Le château échut alors au vicomte Félix de Vogüé, frère du marquis, chef du nom, lieutenant-général et cordon bleu. Le vicomte Félix de Vogüé, mort sans postérité, laissa Gourdan à son neveu le comte Eugène de Vogüé, député de l'Ardèche et pair de France, arrière-grand-père d'Eugène-Melchior. C'est ainsi que se reforma, au début du XIX^e siècle, la branche des Vogüé-Gourdan, cadette de la branche aînée, qui se fixa en ce château et y resta jusqu'en 1869, date à laquelle fut vendu le domaine.

dont la vie privée était dévastée, et son grand-père, ancien député à la Chambre introuvable, dont la vie publique avait été brisée en 1830 ¹.

« Tout, dans le milieu où j'ai grandi, était à la mode et aux idées « de l'ancien temps. Entre 1850 et 1860, on m'apprit que les hommes « étaient divisés en jacobins — comme presque tous ceux qui nous « entouraient méritaient cette épithète, on ne les fréquentait pas — « et en honnêtes gens, de plus en plus rares, qui attendaient le « retour du comte de Chambord. On m'apprit que tous les d'Orléans « étaient des monstres de dépravation, que les Bonaparte ne valaient « guère mieux, que je devais toujours haïr et mépriser les usurpa- « teurs de ces deux races, mais qu'il faudrait pourtant entrer à Saint- « Cyr après mes études, parce que ce métier était le seul possible « pour moi et que notre fortune devenait très modique. Mon grand- « père était d'ailleurs très bon et d'une piété ardente qui édifiait « le pays... » ²

Tels sont les propos qui se tiennent devant cet enfant : le malheur des temps en fournit le thème habituel, et comme ce malheur se traduit par des embarras d'argent dont se ressent le train de vie, on peut imaginer quel effet ces doléances moroses et continues produisent sur une âme au moment où elle se donnerait si volontiers à la joie de vivre. Un enfant moins doué en eût été marqué sinon pour le malheur, du moins pour une existence diminuée. Celui-ci va réagir : n'a-t-il pas Gourdan et déjà ses lectures ? Mais le château de Gourdan, admirablement situé sur le versant des Cévennes qui descend vers le Rhône, n'est pour lui que le cadre où se déroule sa triste existence, et ses yeux non plus que son imagination ne s'ouvrent encore au spectacle grandiose des monts couronnés de forêts.

¹ Le comte Eugène de Vogüé, grand-père d'Engène-Melchior, avait, en effet, donné sa démission de pair de France en 1830, et vécut jusqu'à sa mort dans la retraite la plus complète, refusant de servir l'usurpateur. On saisit ici sur le vif un de ces drames provoqués dans certaines familles légitimistes par la Révolution de Juillet : elles se sont ainsi condamnées à l'inaction avec toutes ses malheureuses conséquences. A noter cependant qu'un autre Vogüé, le comte Charles, frère du comte Eugène, avait conservé sa charge de pair sous Louis-Philippe. Il était un des huit pairs qui, en septembre 1831, se prononcèrent pour Montalembert poursuivi pour ouverture illégale d'une école primaire.

² D'une notice autobiographique, autographe et inédite, communiquée à Edmond Rousse pour la réception à l'Académie française. C'est cette notice que je suivrai comme fil conducteur, me réservant d'y apporter des corrections que la critique interne des documents impose ou suggère.

Sa vraie vie, sa vie intérieure, car il en a déjà une, tient dans la petite chambre où il lit et relit deux livres qui ont leur place dans la bibliothèque de tout bon Vivarois : les *Commentaires du soldat du Vivarais*, et l'*Album du Vivarais*, ouvrages obscurs et désormais introuvables.

Le premier est le « récit d'un gentilhomme du parti catholique, « qui avait couché sur le papier les belles actions des siens pendant « la plus dure période de nos guerres de religion, entre 1619 et 1630. « Guerre de Troie, rallumée en Vivarois, par les yeux de la belle « Paule de Chambaud : le brave Brisson, chef des huguenots, le « jeune Lestrangle, un des principaux parmi les catholiques, se disputaient l'héritière du château de Privas... Pour comprendre la « durée et l'acharnement des luttes religieuses, dans la province de « France qui en a le plus souffert, il faut lire notre Montluc cévenol ; « à la satisfaction naïve avec laquelle il narre par le menu... les « arquebusades, massacres, prises et sacs de villes, on sent que c'était « là pour ses contemporains une fonction de l'activité vitale aussi « naturelle que la respiration... Les querelles de foi furent souvent « chez nos paysans, une forme de la révolte démocratique contre les « seigneurs ; et pour la noblesse une occasion de continuer les « mœurs féodales... » ¹

L'enfant s'évade donc de l'existence quotidienne en revivant les scènes de roman historique qui se sont déroulées là même où s'écoule sa petite vie et dont ses ancêtres ont sans doute pris leur part. Un autre livre, d'une lecture plus apaisante, parle encore d'une autre façon mais non moins persuasive, à son imagination : c'est l'*Album du Vivarais*, d'Albert du Boys, où sont célébrées les beautés pittoresques des Cévennes :

« Il y avait là un admirable fouillis de traditions et de légendes, « rattachées aux noms familiers des maisons parentes ou amies ; « on y retrouvait ceux qui donnèrent les plus beaux coups d'épée « parmi les aïeux, celles qui furent les plus aimées parmi les aïeules « et qui en souffrirent, enfermées dans des tours ou châtiées par des « tyrans jaloux. Il y avait surtout des images délectables, ces lithographies à la manière anglaise en honneur sous Louis-Philippe, qui « étaient aux arts du dessin ce que le genre troubadour fut à la

¹ *Notes sur le Bas-Vivarais*, par E.-M. de Vogüé : Paris, Champion 1893, p. 5 sq.

« littérature. Nobles crayons, dédaigneux du réel, où la plus humble
 « mesure et le plus sordide chevrier s'idéalisaient dans un roman-
 « tisme effréné ; crayons infiniment sages puisqu'ils montraient à
 « l'enfant le seul monde vrai pour lui, un monde merveilleux et
 « conforme à ses rêves... Le lac d'Issarlès, le pont d'Arc, les grottes
 « de Saint-Marcel, la gueule d'Enfer ! Avec quelle intensité de
 « désir j'ai souhaité voir ces lieux, si beaux dans les dessins de
 « l'album, embellis encore de tout ce que l'enfant, sous la lampe
 « du soir, ajoute à l'image d'où se lève le songe qui va continuer
 « dans son sommeil ! » ¹

« Crayons infiniment sages puisqu'ils montraient à l'enfant le
 seul monde vrai pour lui, monde merveilleux et conforme à ses
 rêves ! » Ainsi se façonne par des lectures solitaires et des ravisse-
 ments secrets qui sont déjà de petites méditations, libre de toute
 discipline intellectuelle et de toute éducation qui pût corriger les
 écarts de la fantaisie, « une âme de désir et de rêve ». Brusquement,
 brutalement, l'enfant va être précipité de cette « échelle de Jacob »
 dont il gravissait les degrés, pour prendre contact avec une dure
 réalité. Au mois d'octobre 1860, son père le confiait à un pensionnat
 que dirigeait, à Auteuil, l'abbé Lévêque, successeur de l'abbé
 Poiloup de Vaugirard ².

II

L'enfant quitta-t-il Gourdan sans regret, espérant plus ou moins
 consciemment trouver dans ce nouveau milieu des conditions plus
 favorables à son épanouissement ? L'accueil qui lui fut fait par ses
 camarades plus âgés n'était pas de nature à le mettre en confiance.

« Je me rappelle l'entrée au collège ; le petit naufragé était
 « lâché dans la grande cour, le cercle se formait autour du nouveau ;
 « après qu'on lui avait demandé son nom et son âge, les premières

¹ *Notes sur le Bas-Vivarais*, p. 5 sq.

² L'abbé Poiloup qui avait fondé l'école de Vaugirard en 1835, céda son
 établissement en pleine prospérité aux Pères Jésuites en 1852. L'abbé Lévêque,
 sous-directeur de Vaugirard, fit alors l'acquisition d'une propriété de six hec-
 tares à Auteuil, 2, rue du Buis, et prit la direction de la nouvelle maison. Elle
 eut avec lui de brillantes destinées. Les élèves se recrutaient fort nombreux dans
 l'aristocratie, la haute bourgeoisie et même dans de riches familles étrangères.

Cf. *Souvenirs des maisons de Vaugirard et d'Auteuil*, par E. Tabariès de
 Grandsaignes (Paris, Noblet 1905).

« questions étaient celles-ci : Qu'est-ce que tu es ? bonapartiste, « républicain ou henriquiste ? C'était la nomenclature d'alors « en langage d'écolier. Bien rarement, un enfant obtus ou méfiant « répondait : Je ne sais pas, je ne suis rien. Celui-là, son compte « était réglé : coups de pied et coups de poing tombaient dru « comme grêle... » ¹

Il fut probablement cet enfant méfiant, tel le petit Jean d'Agrève au collège :

« Je le revois encore dans la division des petits... ce nouveau qui « avait attiré sur sa tête toute la hargne flottante dans une cour de « collège. Il apportait à la vie commune le caractère qu'on y tolère « le plus difficilement. Sauvage comme un merle, insociable et silen- « cieux d'habitude, des élans d'expansion naïve le livraient sans « défense à ses bourreaux. » ²

N'y aura-t-il personne pour tendre au « petit naufragé » la main secourable, pour l'assurer qu'il n'est pas isolé, mais entouré de la chaude affection de ses maîtres sinon de la camaraderie de ses condisciples ? Il ne l'a pas dit. Nulle part, semble-t-il, ne se retrouve l'affectueux hommage de l'élève à ceux qui auraient formé son cœur en même temps qu'ils cultivaient son intelligence. Qu'on se rappelle le souvenir ému qu'Ernest Renan adressait aux prêtres de Saint-Nicolas du Chardonnet, souvenir qui prit dans son cœur la place de la piété disparue. On en chercherait en vain l'équivalent dans les écrits d'Eugène-Melchior de Vogüé. Il est vrai que celui qui dirigeait Saint-Nicolas du Chardonnet s'appelait Dupanloup, et que, par contre, l'éducation des collèges même chrétiens a trop souvent manqué à cette époque de ce zèle cordial et généreux que le remarquable éducateur imprimait à la sienne. Il se formera donc tout seul, le « petit sauvage », et s'il lui faut se replier sur lui-même, ce sera pour tirer de son propre fonds les riches ressources de sensibilité et d'imagination dont il prend déjà conscience.

Le voici en vacances à Gourdan après un an d'école. Cette année passée à Paris entre les murs d'une classe, d'une étude ou d'une triste cour de récréation lui fait maintenant apprécier ses montagnes, leurs vallées et leurs lacs, les sévères mais nobles paysages de son pays. Il regarde, il contemple, il s'émeut au spectacle que la nature déroule devant lui pour le plaisir de ses yeux. Il ne sait pas encore traduire ses impressions : il sent confusément que tout cela est beau

¹ *Regards historiques et littéraires*, p. 5.

² *Pages choisies*, p. 251, 252.

sans pouvoir se l'expliquer à lui-même. Qui le lui expliquera ? Un jour il monte à la bibliothèque, non pas pour y prendre les *Commentaires du Soldat du Vivarais*, non pas même l'*Album du Vivarais*, livres de la petite enfance qui ne suffisent plus à ce collégien de treize ans. Il lui faut autre chose et deux livres lui tombent sous la main, l'un et l'autre d'un auteur dont le nom court dans les collèges et vole de bouche en bouche, depuis la division des grands jusqu'à celle des petits ! Nom prestigieux, que les revers d'une fortune inouïe entourent d'une auréole : Alphonse de Lamartine. Et les livres ont pour titres : *Méditations poétiques*, *Harmonies poétiques et religieuses*.

« J'avais déniché mon trésor dans un coin de la bibliothèque, « à mes premières vacances... Du jour où j'eus trouvé cet inter- « prête, toutes les choses de la Nature et mes propres sentiments « prirent une signification certaine, une physionomie connue, une « voix intelligible... Les impressions reçues du monde extérieur, « tombant dans une âme façonnée par ce maître, s'y modelaient « exactement sur les formes qu'il m'avait données. De la montagne « où je le portais, dans un pays assez semblable au sien et com- « mandé de même par les sommets des Alpes, les aspects de la « terre m'apparaissaient à travers l'*Isolement* et le *Vallon*, les « couleurs de la végétation à travers l'*Automne*, les feux du ciel « de nuit à travers *le Soir*. Ainsi pour le monde moral; ainsi pour « les contrées que j'ignorais, pour cette géographie de rêve qu'il « m'enseignait, l'Italie, les mers du Midi, visions désirées à travers « lui, arrêtées à jamais dans les tableaux qu'il en avait tracés. » ¹

C'est la première initiation au romantisme. Que vaudront, près de ces lectures où s'enchant une jeune imagination, les pâles leçons d'un manuel dont il faudra apprendre des jugements tout faits, exprimés en termes abstraits et sans couleur, ou encore les monotones commentaires que quelque pédant de collège fournira, devant des élèves inattentifs, des chefs-d'œuvre classiques ? Chefs-d'œuvre sans doute, mais qui parlent si peu à cette imagination ! Et que lui font à lui, fils d'un siècle si ardent et si jeune, cette Troie si lointaine, ces princes et ces princesses si différents de lui, ces aventures si extraordinaires qu'elles lui paraissent irréelles, ces cas de conscience où triomphe la psychologie mais où il faut une réflexion qui n'est pas de son âge ? Sans doute il y a, à l'arrière-fond de ces scènes

¹ *Heures d'histoire : Poésie et Vérité*, Lamartine, p. 41 sq.

tragiques, une poésie réelle que Sainte-Beuve, dans *Port-Royal*, a su bien dégager. Mais la voie ouverte par Sainte-Beuve a-t-elle été suivie, et combien y a-t-il de professeurs de collège capables de s'inspirer de la grande leçon de *Port-Royal* ?

Il y en avait un à Auteuil qui aurait pu s'en pénétrer, car il était à même de la comprendre. C'était un jeune prêtre breton, dont son élève ne nous a pas laissé le nom, bien qu'il ait eu sur sa formation une influence décisive : on va en juger.

« Un peu plus tard ¹ j'eus mon second enchantement par Lamartine. Ce fut au collège, un dimanche, à la classe de catéchisme. « La leçon du jour ayant fini avant l'heure de la récréation, notre « maître, un jeune prêtre breton, nous accorda une demi-heure de « lecture ; il dit qu'il allait nous lire une description de la Savoie, « et il tira de la poche de sa soutane un mince volume : c'était « *Raphaël*. Poussé par nos supplications et entraîné lui-même, il « alla plus loin que les pages descriptives, il alla jusqu'au tiers du « volume. J'entends encore cette voix chaude d'émotion combattue « qui faisait parler Julie. Que Dieu l'absolve de son imprudence, « si c'en était une ; à l'âge où l'adolescent doit recevoir toute la « révélation de la vie, il est de pires instructeurs que la prose « d'amour de Lamartine. Quand nous sortîmes de la classe, le cercle « d'horizon où le monde est enclos avait reculé à l'infini, une « lumière neuve vivifiait la création ; des lambeaux de ces longues « phrases souples et caressantes flottaient sur nos lèvres, nous les « répétions comme on expire un air trop brûlant aspiré par les « poumons devant une fournaise. A la première sortie, je me procurai le livre, je l'appris par cœur. Depuis lors, je l'ai relu bien « souvent sur le lac du Bourget, sous les châtaigniers de Tresserves ; « pendant longtemps je n'ai pu voir ces lieux avec d'autres yeux « que ceux de Raphaël... » ²

Singulier éducateur ³ que ce compatriote de Chateaubriand et de Lamennais, et singulière occasion qu'une classe de catéchisme

¹ Peut-être en 1862-1863. C'est l'année de troisième : il reste de cette année un carnet scolaire de places et notes hebdomadaires, qui témoigne en faveur d'études sérieuses, sinon brillantes. L'élève de Vogüé n'est pas « facile princeps », mais il se place toujours dans les premiers, surtout en latin. Il n'est pas fait mention de compositions françaises.

² *Heures d'histoire. Poésie et Vérité : Lamartine*, p. 41, sq.

³ Qui était ce professeur ? Il n'est pas possible de l'identifier. L'ouvrage déjà cité de Tabariès de Grandsaignes nomme parmi les collaborateurs de l'abbé

pour une pareille lecture ! On aime à croire que le prêtre s'arrêta précisément à l'endroit, qui est à peu près au tiers du volume, où Julie expose à Raphaël sa philosophie qui est celle des rationalistes du XVIII^e siècle. Mais qu'importe puisque à la première sortie, l'élève encore sous le charme de ces pages brûlantes, achetait le livre pour le méditer tout à son aise. Il sera désormais son compagnon et son confident, et les conversations qu'il lui est impossible de soutenir à la maison paternelle, c'est avec Lamartine qu'il les aura, avec lui qu'il s'évadera de la réalité quotidienne pour se perdre en des rêves dont la vanité ne peut apparaître à un garçon de quinze ans.

Avec Chateaubriand aussi : car sa situation à Gourdan est trop analogue à celle de René à Combourg pour qu'il n'ait pas fait spontanément le rapprochement. Sans doute les châteaux ne se ressemblent guère : Combourg, manoir féodal dont les tours s'estompent sous le ciel gris lin de Bretagne, est plus suggestif de méditations et de rêves que la belle demeure seigneuriale aux hautes fenêtres largement ouvertes, sous un ciel radieux. Mais le genre de vie est le même dans les deux maisons, et le seigneur de Gourdan a trop de traits communs avec le gentilhomme de Combourg pour que l'humeur morose ou les plaintes mal étouffées de l'un et de l'autre n'aient pas fait la même impression sur ces deux âmes d'adolescents. C'est pourquoi, comme Lamartine, Chateaubriand sera pour Vogüé un frère aîné ; et sur leurs traces il commencera le voyage de la vie, comme après eux il fera l'itinéraire ou mieux le pèlerinage de ces pays d'Orient où l'enchantement de la lumière fait un si douloureux contraste avec le souvenir des peuples disparus dans l'histoire millénaire.

Cet enchantement des voyages, il l'eut pour la première fois comme il avait à peine seize ans et qu'il prit le train pour aller voir un oncle :

« C'était la première fois que je descendais, que j'allais vers le
« Sud, et cela seul était un bonheur, une fascination inexplicable...
« Quand du quai de la voie, je regardais les quatre lignes brillantes
« des rails, comme des portées pour la musique des rêves, fuir aux
« deux pôles, au nord et au sud, j'avais toujours un inexprimable

Lévêque à Auteuil : pour la philosophie, l'abbé Drioux ; la rhétorique, l'abbé Riflard ; la seconde, M. Eugène Lévêque ; la troisième, l'abbé Leroy. Si l'on admet que Vogüé fit sa troisième en 1863, et qu'à cette date l'abbé Leroy était titulaire de cette classe, c'est donc de celui-ci qu'il s'agirait. Le nom n'est pas d'origine bretonne, mais il est très répandu en Bretagne.

« désir de glisser sur ces dernières ; les autres ne me disaient rien
« qui me ramenaient à Lyon, à Paris, au collège.

« Cette fois-là donc, à seize ans, j'avais enfin pris les rails du sud.
« Il me semblait qu'ils me portaient dans une gloire, en plein soleil,
« en pleine mer, qu'ils devaient se prolonger dans des infinis tou-
« jours plus radieux.

« Je revois la côte de Pont-Saint-Esprit faite à pied avec ses
« grands lacets et la vue sur le château du baron des Adrets en face.
« Depuis la poussière de la route jusqu'au soleil tout était chaud,
« magnifique, en harmonie avec mon sang et mes attentes d'alors...

« Après Bagnols, le soir venu, l'air se fit d'une transparence
« ambrée où l'âme se sentait si légère, proche de tout ce qu'elle
« voulait atteindre... J'entrai de nuit dans cet immense château de
« Tresques ; on s'y perdait, cela sentait la tristesse, le passé et la
« grandeur...

« Mon oncle Elzéar était à demi couché dans un fauteuil ; il
« lisait en mâchonnant un cigare ; à ses pieds, sur le plancher, une
« pile de volumes à couvertures rouges effeuillés, écornés ; c'étaient
« les romans de Ponson du Terrail... Quelquefois il descendait à
« l'écurie et flattait de la main ses chevaux qu'il ne montait plus,
« son regard assez éteint se rallumait alors. Nous montions, nous
« autres : ces courses sur la route d'Uzès étaient une ivresse pour
« moi ; quand je les revois en pensée, je peux croire à la ballade
« des morts... d'ailleurs bien morts : Joseph, tombé à l'ennemi ;
« Henri, tombé à l'ennemi ; Marie, tombée à Dieu dans son suaire
« de Carmélite. Celle-là, naturellement, la cousine, je l'aimais le
« second jour ; aujourd'hui la chose... me paraît ridicule à pleurer ;
« alors cela me paraissait plus sérieux que vingt siècles d'histoire ;
« c'était le Ciel qui s'ouvrait, qu'importe par quelle clef ? » ¹

Ainsi s'élargit pour le collégien l'horizon que lui fermaient les
monts de l'Ardèche, et plus impitoyablement les quatre murs du
collège. Il y retourne encore cependant et il s'y montrera un élève
appliqué : le compte rendu de la distribution des prix d'Auteuil,
pour l'année 1864, le cite parmi les élèves de Rhétorique le plus
souvent nommés. ² Et l'on peut penser que c'est au moment où se
terminent ses études classiques que s'arrête sa vocation d'écrivain :

¹ Lette inédite du 19 octobre 1881, sans indication du destinataire.

² Il aurait donc passé de troisième en rhétorique, puisqu'il était en troisième
en 1862-63.

« Depuis l'âge de seize ans, toutes mes études, mes pensées, mes espérances ont été constamment tournées vers un but unique, vers un seul instrument de l'activité humaine : la plume. Etre quel- qu'un dans le monde des lettres pures, en dehors de toute préoccupation politique, telle est la seule ambition que j'aie jamais caressée, le seul côté par lequel la fortune et la réputation me semblaient séduisantes. » ¹

C'est bien une vocation : elle contrariera celle d'officier que son père voudrait lui imposer ; mais une vocation ne s'impose pas, elle jaillit spontanément du fond de l'être et dans les âmes de cette qualité, elle ne connaît pas de résistance. Va-t-il pouvoir s'y donner sans plus tarder ? La prison d'Auteuil ouvrira bientôt ses portes devant l'écolier que hante maintenant la nostalgie des monts de l'Ardèche et des sycomores de Gourdan. Il est question qu'il n'y retourne pas : son père envisage ou de le garder à Gourdan ou de le confier à une autre pension ; mais la décision ne sera prise qu'à la fin des vacances de 1864.

Cependant il songe déjà à réaliser ses ambitions littéraires. A un ami très cher, clerc chez un notaire de Paris, ancien camarade d'Auteuil, qui sera souvent son confident par la suite et qui n'est pas autrement désigné dans la correspondance ² que sous le prénom de Marcel, il dédie un petit poème : *Annette, simple histoire*. C'est, en effet, une très simple histoire, celle d'une bergère qu'un jeune seigneur a discernée, qu'il a aimée puis oubliée et qui en meurt. Et c'est un récit trop classique de forme en dépit de son inspiration bien romantique. Le rythme en est celui d'une fable de La Fontaine ou de Florian, avec une alternance d'alexandrins, de décasyllabes et d'octosyllabes. Rythme maladroit d'ailleurs, car son allure rapide et dégagée ne convient guère à cette « simple histoire » d'amour. Par endroits, on trouve de jolis traits :

*Quand le Lutin nous tient, si grand est son empire
Que chacun y passe à son tour.*

C'est là sans doute une réminiscence du fabuliste :

*Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu, prudence.*

¹ Lettre à son oncle, le marquis de Vogüé, ambassadeur à Constantinople, datée du 21 Août 1872.

² Neuf lettres, toutes inédites, la plupart sans date. Malgré nos recherches ou enquêtes, il ne nous a pas été possible d'identifier le destinataire.

Il y a aussi comme un thème qui revient par trois fois au cours du récit et qui est d'une mélancolie discrète :

*Mais son cœur lui disait tout bas :
M'aimera-t-il jusqu'au trépas ?*

Ce sont là les premiers essais du futur écrivain : ils témoignent d'une certaine aisance et d'une réelle habileté à manier le vers. Ils sont intéressants encore en ce qu'ils montrent avec quel sens de la justice, réservant toute sa sympathie à la victime, ce jeune seigneur juge le triste responsable de cette malheureuse amourette. Au reste, à cette époque déjà, il ne s'embarrasse d'aucun préjugé de caste. On trouve, en effet, dans ses papiers, une transcription du texte intégral de *la Marseillaise*, suivie de cette note : « Cet hymne sublime fut composé à Nancy (*sic*) par un jeune officier de génie, Rouget de Lisle. Elle (*sic*) est devenue populaire sous le nom de Marseillaise. M. de V., ce 28 frimaire, an 72 de la République française, une et indivisible. »

Les vacances de 1864, comme celles de l'année précédente, sont illuminées par une grande joie : un voyage à Arles et à Avignon. Il pourra donc évoquer l'ombre de Pétrarque, écouter la mélodie du flot « dont le murmure a tant de fois accompagné les chants du poète à son amie » ; il « regardera la lune se lever sur ces débris (des monuments romains dont Arles abonde et) qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage du peuple conquérant ». Bref, il sera romantique à souhait. Et voici, en effet, comment se termine la lettre du 1^{er} septembre 1864 à son confident.

« Ah ! mon cher ami, qu'on est heureux et qu'on est malheureux d'avoir une de ces frêles organisations poétiques où la
« moindre fibre, touchée trop brusquement, rompt, où les pleurs
« du cœur, sinon celles (*sic*) des yeux, murmurent constamment
« dans la poitrine ! Quand je jette un long regard sur cette invisible
« partie de mon être, ma première pensée est de me trouver bien
« malheureux, mais la seconde de me croire encore plus heureux,
« de sorte que je ne changerais pour aucune autre cette âme pleine
« de tristesses rêveuses, d'insatiables amours, mais aussi d'ineffables
« consolations. »

Quelques semaines après, il était pensionnaire des Dominicains, en leur école Saint-Thomas d'Aquin, à Oullins, dans le Rhône. Il semblait peut-être à son père qu'il ne pouvait mieux choisir s'il voulait que son fils fût de bonne philosophie. Mais celui-ci ne s'en souciait guère, et il ne devait jamais se laisser prendre aux charmes

du syllogisme ou à l'argumentation de l'Ecole, pas davantage à l'austère beauté des sciences exactes, car « les pions de céans (le) trouvent rétif aux équations et en prennent leur parti ».

Autour de lui, on travaille ferme à la conquête de diplômes qui permettraient d'entrer dans une manufacture de soierie : pas d'autre préoccupation ni d'autre idéal :

« Aucun des philosophes ne sait scander un vers de Virgile, ils « font quatorze à quinze barbarismes dans un discours, mettent « quatre à cinq heures à faire une petite version, et travaillent « comme des nègres de cinq heures du matin à dix heures du soir, « exclusivement leur bachot. »

Et lui, qu'à fait-il dans un milieu si laborieux ?

« Je commence à étudier un peu moins les mesquines produc-
« tions des hommes et un peu plus ce grand livre du moi qui me
« sert bien plus à me former comme homme et comme écrivain, et
« cet autre grand livre de la Nature dont j'ai devant les yeux une
« admirable page, la chaîne des Alpes et le Mont-Blanc qui, les
« beaux jours, nous donnent les plus magnifiques panoramas qui se
« puissent voir, des levers et des couchers de soleil indescriptibles.
« Je passe de longues heures à les contempler, et les grossiers per-
« sonnages qui peuplent ce séjour en témoignent naïvement leur
« étonnement... Je fais peu de dissertations, et quelques morceaux,
« écrits ou de vive voix, pour l'Académie du collège où je suis fort
« applaudi... J'étudie maintenant Racine... Mais tu sais que je ne
« peux pas sentir ces gens-là, Bossuet en tête. Dans notre siècle,
« je n'aime que Chateaubriand, Victor Hugo, et Lamartine que je
« sais presque par cœur à force de le relire... » ¹

Cet exclusivisme ne va pas sans injustice à l'égard des poètes contemporains quand ils s'écartent de l'idéal romantique. Voici, en effet, comment il juge les *Odes funambulesques* de Th. de Banville, qu'il ne se donne même pas la peine de lire :

« Ça m'a l'air d'être de l'ultra-réalisme d'après ce grand titre :
« *Odes funambulesques* ; des mots d'une toise, *sesquipedalia verba* !
« Victor Hugo aurait intitulé son livre : *Odes* ; Lamartine aurait
« dit : *Méditations* ; Musset : *Poésies*. Mais dans la seconde moitié

¹ Lettre IV.

« du XIX^e siècle, il faut du gros : Odes funambulesques, Odes gigantesques, Odes mastodontiques, Poésies antédiluviennes, etc. » ¹

Fureur de jeune iconoclaste ! Quand viendront l'âge et la réflexion, cet admirateur d'une inspiration peut-être trop facile saura sans doute évaluer à son juste prix ce qu'il y a de consciencieux effort et d'admirable métier dans des exercices plus difficiles que ceux des artistes du cirque sur la corde raide ! Pour le moment, le jeune disciple d'Apollon ne connaît pas ces difficultés, et son système littéraire, comme il dit sans modestie, ² n'admet, en quoi il reste disciple de Lamartine, que deux sources de la poésie moderne : la religion et l'amour.

Mais à quoi lui sert d'avoir un système littéraire, des idées et des sentiments qui n'attendent que d'être traduits en poèmes, un talent que son entourage se plaît déjà à reconnaître, s'il ne peut se faire un nom ? Et se fera-t-il jamais un nom s'il ne peut aller à Paris, « ce Paris, écrit-il. où je vois ma véritable place, au milieu de vous tous, tandis que je me sens ici chaque jour m'abrutir, que je compte avec désespoir les abaissements graduels de mon intelligence auxquels je ne peux remédier dans cette atmosphère lourde et matérielle, parmi ces pleutres, comme tu les nommes avec tant d'atticisme... Aussi j'ai la nostalgie de Paris comme d'autres l'ont de leur pays natal ; quand je devrais faire le chemin en marchant sur la tête, je ne serai pas longtemps sans y retourner ». ³

Les mêmes regrets s'expriment dans la lettre suivante :

« Je ne doute pas que tu n'aies été, comme tout l'univers civilisé excepté moi, siffler à ton *Henriette Maréchal*. Si tu l'as fait, conte-moi donc un peu tes impressions, dépeins-moi... les principaux incidents de la bagarre. »

Le drame des Goncourt, vif et passionné, mais brutal, venait d'être retiré de l'affiche à la suite de manifestations hostiles auxquelles s'étaient livrés un certain nombre d'étudiants. La pièce qui n'eut que six représentations avait été lue chez la princesse Mathilde avant d'être soumise au Comité de lecture de la Comédie-française, et c'est sur les instances de la princesse qu'elle avait été reçue. Aussi Rochefort pouvait-il écrire dans le *Figaro* : « La comédie de

¹ Lettre V.

² Lettre VI.

³ *Ibid.*

MM. de Goncourt est immorale ou elle ne l'est pas... Si elle l'est, les hautes protections servent donc à faire représenter les œuvres dissolvantes ou corruptrices. » Comme on le voit, l'émotion provoquée par l'incident avait un écho jusque dans un lointain collège de province. Il est vrai que le jeune Vogüé était probablement le seul qui s'en souciât à Oullins.

Il se remet de cette émotion en travaillant de plus en plus, mais à d'autres matières que celles du programme. Il écrit « deux heures par jour, prose ou vers, ce qui se ressemble beaucoup sous (sa) plume », et il est intéressant de noter cette réflexion d'un futur écrivain qui, à l'exemple de Chateaubriand, sera bien plus poète en prose qu'il ne l'eût été en vers. Il lit : « pas mal de poètes surtout Dante, le poète des poètes », fait chaque jour deux heures d'allemand, car il trouve d'ineffables consolations dans les poètes d'outre-Rhin, et même dans le philosophe qui a dit qu'il ne connaissait « rien de plus beau que le ciel étoilé au-dessus de sa tête, et la conscience au-dedans de lui ». ¹ Il est douteux que ce philosophe soit en honneur chez des thomistes aussi décidés que les maîtres d'Oullins. Mais ils sont si peu les maîtres de cette jeune et libre intelligence ! Dans la même lettre ne recommande-t-il pas à son ami la lecture de *l'Esprit des lois* ? Pas plus que Kant, Montesquieu ne doit être considéré comme un auteur classique chez les fils de Saint Thomas d'Aquin.

Cette indépendance ne se borne d'ailleurs pas au domaine intellectuel : elle s'étend aux décisions dont dépendent l'avenir et la conduite de la vie. La culture de son correspondant, ses aptitudes poétiques ne s'accommodent nullement de la terne existence du tabellion : que comptent près de ces dons les vues étroites et positives d'un père ?

« Crois-moi, brûle tes vaisseaux, fais de prudentes mais fortes
« remontrances à un père aveuglé, fais des vers, fais tout au monde
« enfin, excepté notaire. Je n'étais pas dans de meilleurs draps que
« toi, crois-moi, mais j'ai montré ma volonté à mon père, et je
« considère ma cause comme à peu près gagnée. Au moins n'irai-
« je pas user mes culottes sur les bancs de Saint-Cyr. Va, courage,
« nous marcherons un jour avec gloire sur les pas de M. Daudet...
« Je lirai dès que je pourrai, les *Amoureuses*. » ²

¹ Lettre VII.

² Lettre VIII.

Au milieu de cet enthousiasme, une note critique se fait entendre, et bien qu'elle ne soit pas très juste, il est bon néanmoins de la signaler comme témoignant de l'éveil du jugement chez un tempérament aussi lyrique. Il s'agit de Victor Hugo :

« Je te félicite de tes nombreuses lectures ; mais... j'aime mieux « commencer par le commencement et suivre volume par volume « le développement ou plutôt hélas ! le dépérissement du génie de « Victor Hugo. Je ne sais si tu partages mon goût, mais dans *les « Orientales*... c'est la pièce intitulée : *les Têtes du Sérail* que je « préfère. En somme j'aime mieux les *Odes et Ballades*. J'ai en « outre relu *Raphaël* ; j'attends aux vacances pour commencer une « excursion à tous crins dans la littérature contemporaine. » ¹

Ces études où le choix et le goût personnel ont assurément plus de part que la discipline scolaire et la fameuse « ratio studiorum », vont désormais se poursuivre dans un autre cadre qu'une maison d'éducation :

« Depuis longtemps je devais quitter mon recommandable et « ennuyeux bahut d'Oullins... J'ai supplié mon père de faire avan- « cer le jour désirable de mon exode, et ce jour heureux a lui il « y a huit jours. En somme j'ai assez profité cette année à Oullins, « à mon point de vue bien entendu, car à celui de mon père sceptre- « tenant, je n'ai pas fait un iota souscrit de sciences. Très peu de « philosophie. Beaucoup de littérature... Aujourd'hui me voici « omniliant. Les premiers livres par lesquels j'ai commencé sont : « *les Feuilles d'automne* et *les Chants du crépuscule*, *Bug-Jargal*, « *Claude-Gueux*, *le Dernier jour d'un condamné* ; *les Confidences* « de Lamartine, *Graziella* ; les *Poésies complètes* d'Alfred de Vigny « avec les *Poèmes des Destinées* ; les *Symphonies* et les *Idylles* « *héroïques* de M. de Laprade. Tu n'as probablement pas lu ce « dernier ; procure-le toi, tu en seras charmé. Il donne la parole, « dans les *Symphonies*, à tous les objets de la nature... Lis surtout « *Raphaël* et *Graziella*. Je ne me borne pas à cela du reste, et je « continue ma philosophie en lisant de Maistre et le *Génie du chris- « tianisme* ; je lis Virgile et Tacite ; je déchiffre *Electre* en grec, « je fais de l'allemand... Je me suis fixé un règlement dont je ne « m'écarte pas, lequel règlement m'assigne onze heures d'étude « par jour. J'écris le matin de cinq heures à dix ; de midi à quatre, « et de huit à dix heures du soir je fais mes lectures... Au reste, je

¹ Lettre VIII.

« n'ai ici aucune distraction qui puisse m'en détourner... Quant à
 « la parodie drôlatique que tu trouveras sur le revers, songe qu'un
 « curé puissant de ma paroisse m'a prié il y a deux mois de lui faire
 « pour son évêque une cantate... Mais comme cet évêque est loin
 « d'être un Dupanloup, le sujet m'a désespéré, et je me suis mis
 « vingt fois à l'ouvrage pour accoucher enfin de trois strophes
 « stupides à cet obscur vieillard... Ce fut très touchant et l'évêque
 « a déclaré devant tout le village qu'il m'envoyait de loin toutes
 « ses bénédictions. » ¹

De fait, cette parodie de cantate est plus irrévérencieuse que spirituelle. Faut-il en vouloir à l'auteur ? Cet âge est sans pitié, et que peut, en effet, un enfant de cet âge quand il écrit à un camarade du même âge sinon abattre d'un trait de plume les autorités établies ?

Ici s'arrête cette correspondance à l'ami du pensionnat d'Auteuil. La dernière citation montre que le ton enjoué n'en était pas absent. Si l'on a insisté sur ce qu'il y a de grave et de mélancolique dans ces pages juvéniles, c'est qu'il a semblé qu'elles rendent le son d'une âme désaccordée aux milieux — familial et scolaire — où elle vit et qui se cherche elle-même par un effort où elle se tend à l'excès.

Deux autres lettres du même dossier, dont l'une est formellement datée du 10 août 1865, l'autre du 4 octobre sans plus, sont adressées à un personnage qu'il est encore plus difficile d'identifier. C'est le président ou le secrétaire d'une de ces sociétés littéraires de Paris où tant de futurs écrivains ont fait un premier stage : elle offre au jeune poète de lui ouvrir ses portes et commence par lui assurer une certaine notoriété. Il en est tout ému, et se demande si cette publicité est de nature à lui servir ou à lui nuire :

« J'ai, dit-il, la ferme conviction que ce qui, au dedans de moi
 « et pour moi, est tout entier de parfums, de rayons et de splen-
 « dides harmonies, une fois emporté par un vent desséchant sur
 « des plages étrangères, n'est plus qu'une œuvre décolorée, prome-
 « nant ses tristes haillons parmi la foule inattentive. D'un autre
 « côté, en recevant ce témoignage trop flatteur, je n'ai pu empêcher
 « mon imagination de rouvrir une porte sur ce beau rêve que je
 « berçais naguère dans mes bras de seize ans, éclatant d'harmonies,
 « embaumé de parfums, où passait et repassait sans cesse le bril-

¹ Lettre VIII.

« lant fantôme de la gloire, avec ses grandeurs et ses misères, ses
 « lutttes et ses triomphes : doux songe que la lumière d'une raison
 « plus mûre a dissipé aujourd'hui. La gloire ! Chaque jour je me
 « répète que j'ai foulé aux pieds ses charmes séducteurs, et cepen-
 « dant elle seule peut me tirer de ces longues apathies qui parfois
 « m'énervent... »

Cela n'est ni très simplement dit, ni très cohérent, ni même très original ; mais dans ces phrases au rythme souple et lent, dans ces métaphores multipliées, on reconnaît le disciple de Chateaubriand et déjà l'écrivain qui plus tard, dans des œuvres comme *Le maître de la mer*, alliera si heureusement la somptuosité de ses images à l'harmonie de sa prose. Suit une « question préalable » en matière littéraire, qui témoigne d'une conviction sincère dans sa naïveté :

« Je suis bien honoré de la proposition que vous me faites de
 « participer aux travaux de votre cercle littéraire. Ce sera pour moi
 « un grand plaisir. Toutefois... j'ai besoin de vous exposer en deux
 « mots une de mes théories sur l'art. Pour moi, l'art ne peut marcher
 « (*sic*) sans convictions fortement arrêtées ; et les convictions de
 « tout homme se font jour dans chaque phrase échappée à sa plume.
 « Ainsi une divergence d'opinions qui ne saurait mettre obstacle à
 « une amitié sérieuse, s'opposerait néanmoins à une union littéraire ;
 « et avec la tournure d'esprit que je me connais, je ne pourrais
 « faire partie d'une société littéraire qui ne serait pas en communion
 « d'idées avec moi, sans risquer de blesser parfois mes confrères.
 « Avant d'accepter l'honneur que vous me faites, je désirerais donc
 « savoir quelle est, parmi les nombreuses écoles littéraires, politi-
 « ques et religieuses qui se disputent la société contemporaine, celle
 « à laquelle votre société a emprunté son drapeau. »

Celni qui écrit cette lettre n'a pas dix-huit ans accomplis : mais aux âmes bien nées !... Et puis n'est-ce pas quelque chose que d'avoir à Paris un petit cercle, un cénacle qui vous soutienne et applaudisse à vos premiers essais ? et les grands poètes romantiques ont-ils commencé autrement ?

Ces vacances de 1865 se passent en excursions dans les Alpes : on y a recueilli « une moisson de rêves et de contemplations qui germera peut-être quelque jour ; » on s'enchantte surtout de retrouver ce Paris dont on a gardé une telle nostalgie. On y sera sans doute à la fin d'octobre, et les ombrages du Luxembourg abriteront alors ces confidences de jeunes hommes, si riches qu'à peine peuvent-elles

s'exprimer, car, selon « le beau vers d'un jeune poète, M. Sully-Prudhomme »,

Mon âme a plus d'élan que mon cri n'a d'essor !

Hélas ! Paris est encore loin ; cette âme devra longtemps encore se replier sur elle-même et renoncer à s'épancher dans une âme fraternelle. C'est de nouveau Gourdan et son morne séjour, pour plus de trois ans, de 1865 à 1868.

III

Ce seront des années pénibles, en dépit des liens qui unissent ces deux êtres : le père, parfaitement digne, a pour son fils une de ces affections profondes qui, malheureusement, ne s'extériorisent pas ; le fils a pour son père un respect que ne saurait atteindre même l'absence de toute intimité. Mais il est trop vrai qu'aucune intimité n'existe entre le gentilhomme solitaire et farouche et le jeune imaginaire avide de connaître le monde et de le comprendre.

Le maître de Gourdan, de plus en plus taciturne, a fermé sa porte à ses rares voisins : il vit dans ce qui lui reste de bois, au milieu de difficultés que font surgir les problèmes de la vie quotidienne, ou bien il monte à son bureau et s'y absorbe dans le culte de ses parchemins. Quelle perspective pour l'héritier du nom ! Il n'a aucun goût, lui, pour « la séculaire et lamentable procession des émigrés à l'intérieur ¹ ». Son père est un mort qui s'obstine à enterrer les morts ; il est bien, comme le marquis de Kermaheuc des *Morts qui parlent* « fini parmi les choses finies ! »

Se peut-il cependant que le jeune descendant d'une illustre lignée ne soit pas sensible à la voix des morts qui parlent sûrement en lui, à la poésie du souvenir, aux influences mystérieuses mais réelles de la race et du sang ? Il l'est sans qu'il s'en doute, mais ces réalités sommeillent encore dans la partie obscure de sa conscience, ce n'est que plus tard qu'il les dégagera et qu'il réalisera la synthèse des leçons du passé et des aspirations de l'avenir. Pour le moment, il est tendu de toute son âme vers cet avenir « les yeux ouverts aux clartés encore douteuses, l'oreille tendue aux rumeurs à peine perceptibles ». ²

¹ V. Giraud : *Les Maîtres de l'Heure*, p. 222.

² Comte d'Haussonville, dans *Les Routes* (préface, p. xx).

Mais enfin, n'y a-t-il pas un terrain d'entente entre son père et lui ? cette école de Saint-Cyr dont il a déjà été parlé, refuge de ceux qui tiennent à servir quand même et qui peuvent y retrouver le meilleur des traditions de l'ancienne France ? Qu'il n'en soit plus question : à l'épée, l'héritier de tant de soldats a préféré la plume, il ne reviendra pas sur son choix. Et le silence tombe entre le père et le fils, aucune autre présence ne soulageant le tête à tête, car le fils plus jeune vient à son tour d'entrer au collège.

« Ces années se passèrent à chasser dans nos montagnes, à faire
« des vers — j'ai eu l'héroïsme de n'en imprimer jamais quand j'ai
« pu imprimer, — à lire énormément sans guide et sans ordre, tout
« ce que contenait notre vieille bibliothèque et la bibliothèque de
« la petite ville voisine. Le peu de choses que je sais vraiment bien,
« je les ai apprises durant ces trois années. Mais je ne me souviens
« pas d'avoir échangé alors une idée avec un être humain sur tout
« ce que j'emmagasinais ¹. »

C'est le résultat de ce travail d'autodidacte qu'on a maintenant à examiner. On trouve dans les papiers écrits à cette époque une note relatant les lectures de toute une année ; il y est fait seulement mention de livres que le lecteur s'est procurés par abonnement, et la liste en est déjà longue. Aucune indication sur le contenu de la bibliothèque familiale ; mais il ne variait guère chez les gens de qualité. Il y avait d'abord le fond classique : grecs, latins et français ; dans les familles où les traditions religieuses s'étaient conservées, un choix de sermonaires où Bourdaloue figure en bonne place. Il est rare que le XVIII^e siècle n'y fût pas représenté ; car un grand nombre de nobles, même en province, avaient été touchés de l'esprit de l'Encyclopédie. L'on se souvient d'ailleurs qu'Eugène-Melchior de Vogüé a fortement recommandé à son ancien camarade d'Auteuil la lecture de *l'Esprit des Lois* : où en aurait-il pris connaissance sinon dans la bibliothèque de Gourdan ? Ce qui est certain, c'est que la littérature contemporaine n'y est pas admise, preuve en est la liste qui suit, reproduite telle quelle, et qui lui fournira une grande part de son aliment intellectuel depuis le 8 novembre ², date d'où part l'abonnement jusqu'au 30 septembre de l'année suivante :

¹ Note autobiographique pour Edmond Rousse.

² La date de l'année n'est pas indiquée. Les seules indications sont les suivantes : en tête de la liste des livres : « Depuis le 8 novembre d'où part l'abonnement, lus :... et à la fin : « 30 septembre ».

- « *Portraits contemporains*, par SAINTE-BEUVE (un volume).
- « *Portraits littéraires*, par SAINTE-BEUVE (un volume).
- « *Histoire de la Gaule méridionale*, par FAURIEL (quatre volumes).
- « *Cromwell*, par Victor HUGO (un volume).
- « *Marion Delorme*, par le même (un volume).
- « *Lucrezia Borgia*, par le même (un volume).
- « CASIMIR DELAVIGNE : *Messéniennes* (un volume).
- « MAZURE : *Poètes antiques* (un volume).
- « *Démocratie en Amérique*, par TOCQUEVILLE (deux volumes).
- « *Nouveaux samedis*, par A. DE PONTMARTIN (un volume).
- « *Causeries du lundi*, t. VI, par SAINTE-BEUVE.
- « LOUIS FIGUIER : *L'Alchimie et les alchimistes* (un volume).
- « *La Chanson de Roland*, par THÉROULDE, édition Génin (un volume).
- « *Saint Anselme et son temps*, par C. DE RÉMUSAT (un volume).
- « *Abélard*, par C. DE RÉMUSAT (deux volumes).
- « *Faust de Goethe*, traduction BLAZE (un volume).
- « *Histoire des Français des divers Etats*, par A. MONTEIL (huit volumes).
- « *Mireio*, de Frédéric MISTRAL (un volume).
- « *Voyage en Orient*, par LAMARTINE (quatre volumes).
- « *Siècle de Louis XIV*, par VOLTAIRE (deux volumes).
- « *Constantinople*, par Th. GAUTIER (un volume).
- « *Italia*, par le même (un volume).
- « *Grèce, Rome et Dante*, par J.-J. AMPÈRE (un volume).
- « *Histoire du règne de Louis XVI*, par DROZ (deux volumes).
- « *Histoire de l'Assemblée constituante*, par LAMETH (deux vol.).
- « *Histoire de la Terreur*, par MORTIMER-TERNAUX (trois volumes).
- « *Histoire des Girondins*, par LAMARTINE (dix volumes).
- « *La Coupe de l'exil*, par J.-F. VEYRAT (un volume).
- « *Colomba, la Vénus d'Ile*, par P. MÉRIMÉE (un volume).
- « *Voyage en Russie*, par Th. GAUTIER (deux volumes).
- « *Contes fantastiques* d'HOFFMANN (huit volumes).
- « *Histoire de Sainte Elisabeth de Hongrie*, par MONTALEMBERT (un volume).
- « *Pensées, essais et maximes*, par J. JOUBERT (deux volumes).
- « *Histoire d'Arménie*, par Jean CATHOLICOS (un volume).
- « *Causeries du lundi*, t. VII, par SAINTE-BEUVE.
- « *Histoire de la Révolution*, par MIGNET (deux volumes).
- « *Histoire du Directoire exécutif*, par DE BARANTE (trois vol.).
- « *Chatterton*, par A. DE VIGNY (un volume).

« *Imarra, Trilby, nouvelles*, par Ch. NODIER (un volume).

« *Histoire de la formation de la langue française*, par AMPÈRE (un volume).

« *Traité des matériaux manuscrits*, par A. MONTEIL (deux vol.).

« *Histoire du Consulat*, par THIERS (premier volume).

« *Portraits politiques et révolutionnaires*, par CUVILLIER-FLEURY (un volume).

« *Du Vrai, du Beau, du Bien*, par V. COUSIN (un volume).

« *Pensées de Pascal* (deux volumes).

Il est regrettable que ce grand lecteur n'ait pas laissé d'impressions détaillées sur ses lectures et établi lui-même une hiérarchie des livres qui lui sont tombés sous la main. Car s'il a lu sans guide, il n'a pas lu sans ordre : en tout cas, l'ordre devait se rétablir de lui-même dans sa pensée. Il semble bien que l'histoire, celle de la France en particulier, ait eu pour lui un grand attrait : le nombre des ouvrages qui en traitent et dont il a pris connaissance en fait foi. Il a, d'autre part, laissé quelques notes qui constituent une vue d'ensemble de l'histoire de France. C'est une sorte de vaste synthèse qu'il divise en douze époques.

La première embrasse la fondation de la dynastie mérovingienne, sa marche ascendante et son apogée de 420 à 561 ; la seconde, la décadence de ces mêmes Mérovingiens, de 561 à 752 ; la troisième, la fondation de l'empire d'Occident, de 752 à 815 ; la quatrième, la décadence de l'empire carolingien et la naissance de la féodalité de 815 à 887 ; la cinquième, la lutte victorieuse du prince indigène contre la domination carolingienne, de 887 à 957 ; la sixième, l'apogée de la féodalité et les origines de la monarchie française, de 957 à 1108 ; la septième, les Communes et les Croisades, de 1108 à 1285 ; la huitième, le triomphe de l'unité française après la crise de la Guerre de Cent ans, de 1285 à 1460 ; la neuvième, la fin de la féodalité et la Renaissance, de 1460 à 1549 ; la dixième, les Guerres de religion et les origines de l'absolutisme, de 1549 à 1643 ; la onzième, l'apogée de la monarchie française et le triomphe de l'absolutisme, de 1643 à 1789 ; la douzième, quatre-vingt-neuf et la société moderne.

On ne méconnaîtra pas la vigueur et la logique d'une intelligence qui soumet la complexité des faits à la simplicité relative de ces catégories. La synthèse est sans doute hardie et, comme tout système, elle risque de compromettre la continuité du réel ; mais si elle ne manque pas d'audace, elle s'appuie sur une réflexion qui s'efforce de rendre compte des faits historiques. Au surplus, Vogüé

ne sera jamais un historien ni des grandes périodes ni des foules anonymes ni des personnalités de premier plan ; il se contentera, en histoire, comme en politique, d'être un essayiste. Mais que faut-il de plus à l'essayiste que cet esprit synthétique qui, à propos d'une personnalité marquante ou d'un fait important, sait dégager les grandes lois historiques, politiques ou sociales qui expliquent les détails comme les ensembles ?

Pour le moment d'ailleurs, ce n'est pas l'historien ni l'essayiste, qui se forme mais peut-être déjà le dramaturge et, encore et toujours, le poète. A l'un comme à l'autre, il ne sera pas indifférent d'avoir lu les drames de Vigny ou de Victor Hugo, le *Faust* de Goethe qu'une traduction vient de mettre à la disposition des lecteurs français ni non plus ces beaux poèmes en prose que sont le *Voyage en Orient* de Lamartine ou les relations que Th. Gautier a faites de ses voyages à Constantinople, en Italie et en Russie. Ce sont là des pays qui seront plus tard familiers à l'auteur d'*Ugolin*, un drame inédit et inachevé, de *Syrie*, *Palestine*, *Mont Athos*, de l'inoubliable *Roman russe*. A cette heure, il y vit déjà par la pensée et s'enchanté des somptueuses images que font dérouler sous ses yeux son poète favori et ce maître de la prose que fut Théophile Gautier.

C'est le poète aussi qui subira la forte influence de la Bible. Sans doute le chantre des *Harmonies poétiques et religieuses* lui aura-t-il suggéré d'en faire une lecture fréquente et une méditation approfondie. Il en tirera une traduction en prose un peu libre mais combien éloquente du psaume CIII qui est un hymne magnifique à l'universelle création. Il s'inspirera des psaumes encore et de l'Ecclésiaste, pour des pièces de vers que Lamartine n'eût pas désapprouvées, s'il ne les eût pas signées.

Inspiration purement littéraire, d'ailleurs, qui ne témoigne que d'une religiosité assez vague, car la foi de ce jeune homme ne repose plus sur de fortes assises. Sans doute au bas de la longue liste des livres étudiés, il est fait mention des *Pensées* de Pascal ; mais si les *Pensées* sont une belle apologétique de la foi chrétienne, il dépend de la bonne volonté de chacun d'accepter la décisive réponse qu'il peut y trouver à l'angoissante question de la destinée humaine. Et puis, Vogüé n'a-t-il pas écrit à propos de Renan : « La réaction (contre lui) aura été tardive pour beaucoup d'entre nous ; nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier »¹. L'emprise, par contre, a dû être rapide : la *Vie de Jésus* avait paru en 1863 ; il est

¹ *Heures d'Histoire*, p. 305.

peu probable que le solitaire de Gourdan ait beaucoup attendu pour la lire.

Pour neutraliser cette influence, et aussi sans doute celle des philosophes du XVIII^e siècle, c'est trop peu d'habitudes et de pratiques qui ont dû dégénérer en routine, trop peu du souvenir de la piété de l'aïeul, trop peu du respect traditionnel des choses religieuses qui régnait à Gourdan, trop peu aussi des leçons d'Auteuil et d'Oullins. Il aurait fallu des convictions profondes : où et quand cette intelligence jeune et souple, mais si libre, les aurait-elle reçues ?

Reste à classer les quelques écrits qui sont de cette époque : poésie d'abord, prose ensuite. On n'en a qu'une petite partie : avant de rejoindre son régiment, en 1870, Vogüé avait laissé ses manuscrits dans l'appartement qu'il occupait à Passy ; la plupart disparurent, emportés ou jetés au vent par les Allemands ou les fédérés. Ceux qui subsistent, sauf exception, ne sont pas datés.

Avec *La mort d'un Orphelin*, on en est encore aux exercices d'école. Tout s'y retrouve de la rhétorique traditionnelle : la pire périphrase classique,

pour les religieuses d'un orphelinat :

*Et ces filles du Ciel, aimable Providence,
A qui Jésus donna des pleurs pour chaque ennui...*

et pour l'eau bénite :

*Chaque petit enfant sur la fosse béante
Répand avec ses pleurs l'eau sainte du chrétien...*

le style noble :

*Il croissait, ignorant sa fortune fatale...
Puis comme un voyageur près de quitter la plage
Au foyer paternel dit un dernier adieu...
Sur le petit cercueil, dans l'enceinte bénie,
Le prêtre répandit sa prière et ses vœux.
Il dit ces chants de paix dont la douce harmonie
Au delà du trépas aide à monter aux cieux...
Quelqu'un prend son outil d'une main négligente,*

des procédés oratoires de répétition, d'exclamation, d'apostrophe :

*Il n'avait pas sept ans, et déjà sur sa couche...
 Il n'avait pas sept ans, et déjà sur la terre...
 Orphelin ! mot cruel qui fait frémir notre âme...
 Mères priez pour lui : la main d'une étrangère
 Ferma par charité ses yeux qui ne voient pas.
 Mères priez pour lui...*

C'est à peine si on peut relever un vers intéressant :

Et le glas des adieux vibra lent et sonore ;

encore est-ce une réminiscence ou une imitation du Prologue de Jocelyn.

Les Chants des Nuits sont en dépendance directe des *Harmonies poétiques et religieuses*. L'idée inspiratrice est empruntée au texte biblique : « *Nox nocti indicat scientiam* » ; peut-être est-ce pour ce novice une grosse affaire que de s'attaquer à ce thème, car ce n'est rien de moins que le psaume XVIII : « *Cæli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* » De fait, le souffle du jeune poète est un peu court. Le rythme est moins riche que celui de l'ode lamartinienne : il se développe seulement sur deux mètres différents, encore est-il regrettable que le mètre opposé à l'alexandrin soit le vers de sept syllabes : l'octo-syllabe, d'un mouvement vif mais autrement puissant, eût été plus indiqué ici.

Les images non plus ne sont pas toujours accordées avec l'idée. C'est mal traduire le « *Nox nocti indicat scientiam* » que de commencer et de terminer l'ode par cette strophe :

*Ecoutez, âmes rêveuses,
 Je veux vous chanter les chants
 Que les brises amoureuses
 Disent aux échos des champs.*

Dans le second mouvement de la pièce — celui des vers alexandrins — il n'y a pas de ces grandioses métaphores qui font de la poésie lamartinienne une pure harmonie répondant si bien à la pensée, au sentiment et au rythme. Au début même de ce mouvement, on peut signaler une réminiscence assez fâcheuse de Gilbert ou de Millevoye :

*Aux banquets de la terre
 Convive repoussé...*

Ces réserves faites, on peut citer de beaux vers :

*J'ai recueilli la voix grave
 Qu'on entend dans le vallon
 Quand la lune, rouge épave,
 Flotte sur des mers sans nom...
 La voix de l'airain qui tinte
 A l'heure de l'Angelus,
 La sourde et navrante plainte
 Des morts qu'on ne pleure plus...
 A mes frères, Seigneur, j'ai parlé ta parole...
 Ils ont ri du poète et des chants, des douleurs,
 Comme Sion riait des prophètes en pleurs...
 Je leur montrai ton nom dans tes œuvres splendides.
 De l'or ! répondaient-ils, tendant leurs mains avides...*

citations qui suffisent à témoigner d'un don et d'une réelle connaissance du métier.

Un petit poème qui porte le titre de *Défaillance* n'est pas de la même inspiration biblique bien qu'il soit précédé de trois lignes tirées de l'*Ecclésiaste*. Il montre plutôt l'impression qu'a faite sur une jeune intelligence la lecture de *Faust* de Goethe.

*Dans son caveau gothique aux voûtes ogivales
 Le docteur Faust avait travaillé cinquante ans ;
 Il avait tout appris.....
 Une nuit cependant qu'il rêvait dans la salle
 Aux douteuses lueurs du magique fourneau,
 Il se prit à penser à la part inégale
 Qu'au détriment du cœur il faisait au cerveau...
 Son cœur glacé battit : Faust appela Satan,
 Et donna sa science et son âme et sa vie
 Pour un instant d'amour dans les bras d'une enfant.*

La conclusion n'est autre que le « *Carpe diem* », interprétation un peu grêle de ce beau drame humain.

Ici encore de beaux vers, mais qui sentent trop l'imitation, non plus cette fois de Lamartine, mais de Victor Hugo, du Victor Hugo de la *Légende des siècles*.

*De la doctrine humaine il toucha l'horizon
 Et tomba dans l'abîme effrayant du grimoire...
 Les peuples écoutaient cette parole avare :
 Ils contemplaient de loin ce vieillard grave et beau
 Avec l'effroi des Juifs voyant passer Lazare
 Le front tout pâle encor des secrets du tombeau.*

Un poème plus long est celui du doute et de la désespérance. Il est adressé à un ami du même âge qui a gardé la foi. Cet ami n'est pas désigné autrement que sous le nom d'Henri ; c'est sans doute Henri de Pontmartin, le fils du célèbre critique à qui, comme le disait Brunetière ¹, la vie littéraire ne fut pas clémente et à qui l'on fit payer bien cher les indiscretions de ses *Jeudis de Madame Charbonneau*. Il y avait, entre les deux familles, des relations espacées mais cordiales ; E.-M. de Vogüé, qui avait de l'affection pour le fils, montra toujours une grande déférence au père, et il devait lui faire l'hommage de *Syrie, Palestine, Mont-Athos*.

L'influence de *Rolla* et des *Nuits* est ici très sensible. On y trouve et la nostalgie du temps où les aïeux mouraient pour leur foi et le regret du temple démoli par la génération précédente et l'anathème à Voltaire et le suicide qui met fin à une existence désenchantée ; d'autre part le hardi plongeur qui va chercher la perle au fond des mers et l'ivresse d'un vin dont la force inconnue nous rend pareils aux dieux.

Tout cela ne va pas sans quelque incohérence, mais la pièce a belle allure. Malgré l'aridité du sujet et la réelle difficulté à lui donner une traduction poétique, les beaux vers abondent, pour rendre

la sérénité d'une âme croyante :

*Vous voyez le torrent descendre des montagnes,
De ses flots débordés envahir les campagnes
Et nos pâles moissons d'illusions en fleur ;
Mais comme le pasteur du beau vers de Virgile, ²
Vous entendez gronder, d'une oreille tranquille
Le bruit lointain qui seul, à vos pieds, monte et meurt.*

la mesquinerie des joies vulgaires et combien elles sont insuffisantes à un noble cœur :

*Voilà ce qu'on se dit, en avril, quand les sèves
Nous font songer le soir, et qu'au delà des rêves
S'enfuit cet idéal entrevu chaque jour
Et que n'assouvit pas même une nuit d'amour !*

¹ *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1891.

² Et nunc omne tibi stratum silet aequor, et omnes,
Adspice ventosi, ceciderunt murmures auræ. (Egl. ix, 57, 58.)

l'appel à Dieu :

*Vous le savez, mon Dieu, je donnerais sans peine...
Mon nom de gentilhomme et mon luth de poète
A celui qui mettrait sur ma lèvre muette
La prière du soir, la prière du cœur,
Qu'à genoux, à douze ans, j'adressais au Seigneur.*

l'évocation des âges de foi : longue mais éloquente période où revivent les ancêtres du temps des Croisades :

*J'ai regretté le temps des aïeux, race forte,
Portant des cœurs d'airain sous des cottes d'acier,
Qui, lorsque la douleur venait heurter leur porte,
Savaient mourir debout, sans pleurer ni plier...
Si leur cœur se brisait d'impossibles amours,
Ils ceignaient leur épée et vendaient leurs domaines,
Pour aller chez le Maure ou chez le Sarrazin
A la gloire de Dieu chercher les morts lointaines...*

la constatation décevante du désaccord entre des générations plus séparées encore par les idées que par le temps :

*Nous ne comprenons plus ces choses-là.....
..... et Voltaire
Rit sur la page émue où Joinville pleurait.*

Et voici la conclusion, sur une image qui serait irréprochable si la première moitié du premier vers répondait mieux à tout le quatrain et si le sens du second vers apparaissait avec toute la clarté désirable :

*Mineurs altérés d'or, nous cherchons l'Espérance
Aux trois pages du Livre ¹ où nous échouons tous :
Tout nous trompe, le Cœur, le Monde et la Science,
Œdipes impuissants, le Sphinx se rit de nous.*

Il y a, dans des papiers qui sont sans doute de cette époque, quelques vers griffonnés au hasard d'une inspiration soudaine, parmi lesquels ce quatrain inachevé et même informe, qui fait écho au poème précédent :

¹ Il s'agit vraisemblablement du Livre de la Vie, et sans doute faut-il voir ici une réminiscence biblique.

*Ainsi, mortes d'hier, nous voyons les croyances
Sur les mers de l'oubli flotter et s'engloutir.
Et le doute, ce lierre aux étreintes rongeuses
Monte aux arbres dont l'ombre a couvert.... ?*

Celui qui chantait ainsi, accordant sa lyre aux sentiments de son âme inquiète ou rêveuse, pouvait croire, sans se flatter à l'excès, qu'il était de la lignée des nobles poètes avec qui il vivait par la pensée et le cœur. Cependant, quelques pages où il s'épanche sans se soumettre à la discipline du rythme, laissaient déjà voir qu'il s'apparente encore plus aux maîtres de la prose et à un des plus grands, Chateaubriand. En voici deux qui se répondent bien, malgré la différence de leurs objets : la Science et la Poésie. Elles montrent d'une part combien cette jeune intelligence est attentive à ce que Renan appelle déjà « l'avenir de la Science », comment, d'autre part, sa sensibilité frémissante s'émeut des spectacles dont cette même Science donne une interprétation positive, grandiose cependant.

LA SCIENCE

« La Science ! Savez-vous ce qu'il y a sous ce mot ? Vous êtes-
« vous quelquefois assis sur les grèves en cherchant par la pensée
« les limites de l'Océan ? Mais qu'est-ce qu'un Océan ? Avez-vous,
« dites-moi, quand le vent du Sud soufflait dans la nuit et balayait
« le ciel étincelant d'étoiles, laissé errer vos regards sur ces my-
« riades de lumières ? Avez-vous songé que derrière les plus loin-
« taines de ces lampes dont le rayon nous arrive après de longs
« siècles d'une course cent fois plus rapide que celle de la foudre,
« l'espace enfantait plus de mondes encore que vous n'en voyez,
« et que chacun de ces mondes était un globe merveilleux comme
« le nôtre ? Si vous l'avez pensé, n'est-ce pas, vous êtes tombé dans
« un abîme de vertige et d'effroi, en rêvant à ces choses et à Celui
« qui les a faites, et à vous, seul et petit devant elles, et plus grand
« qu'elles. Eh bien ! cet infini matériel n'est rien auprès de cet
« infini moral qu'on appelle la Science ! Tout ce qui a été, est et
« sera ! Dieu, l'homme, le monde ! La Vérité, en un mot, car
« Science et Vérité sont une même chose à leur plus haut degré.
« Et penser qu'il y a dans l'esprit de l'homme un inextinguible
« désir de posséder la Science ! Que dans trente ou quarante ans
« d'étude il voudrait savoir ! Savoir comme Dieu ! Ah ! plaignez
« les âmes plus ardentes que brûle cette passion insensée, qui veu-

« lent combler le lit d'un Océan avec ces gouttes d'eau qu'on
 « nomme les connaissances humaines. Quand elles se brisent à
 « l'impossible, leur corps ou leur esprit est déchiré dans la lutte,
 « elles y trouvent la mort ou la folie ! Lequel vaut le mieux, mon
 « Dieu ! »

LA NUIT DE PRINTEMPS

« ... Ce n'est plus la Nuit, avec son antique essaim de fantômes,
 « ses effrois et ses ignorances. C'est la fin du crépuscule où le
 « commencement de l'aurore, un repos de la Nature, des heures de
 « mystère accordées aux secrets de l'universel Amour. Elle a perdu
 « ses ténèbres et son silence, partant ses épouvantes et son horreur.
 « Tout luit, tout bruit. Le ciel, d'un bleu doux et gris, lumineux
 « d'étoiles, semble une gaze d'azur masquant un drap d'or. La
 « Diane grecque, la vaillante chasseresse, poursuit les nuages
 « blancs qui fuient devant elle sous la forme d'animaux fantas-
 « tiques. Sa chaste lueur bleuâtre glisse sur les objets sans les tou-
 « cher. Si toute lumière est, de soi, intangible et subtile, qu'est-ce
 « donc de cette clarté éthérée qui est l'ombre d'un rayon, le reflet
 « d'une émanation ? Sur la terre, les vers luisants étoilent le gazon
 « d'étincelles phosphorescentes ; le lilas blanc, l'aubépine, les
 « pommiers en fleurs jaspent l'ombre de plaques d'argent. L'hymne
 « nocturne prélude ; le vent, parfumé de sèves, fait de ses mille
 « voix l'orchestre sur lequel se détache la voix du maître chan-
 « teur ; l'artiste jaloux sait qu'il est celui qui chante devant Dieu ;
 « il attend que tout bruit profane se soit tu, et sa roulade éclatante
 « jaillit dans le ciel. Quand le rossignol s'arrête, on entend la
 « plainte monotone et régulière de la reinette, cachée entre deux
 « pierres disjointes. Ainsi la lumière et l'harmonie, ces deux joies
 « de la vie, envahissent les heures aveugles et sourdes de la mort. »

A côté de ces morceaux d'un art incontestable pâlit une nouvelle d'ailleurs inachevée : *Le Barbier de Conflans* : 1474. On a vu qu'au nombre des lectures signalées dans la liste d'abonnement figure un recueil de Mérimée. La lecture de *Colomba* a-t-elle suggéré au lecteur de s'essayer dans le même genre ? Il est encore loin de cette simplicité de moyens par où le célèbre conteur atteint de si puissants effets.

Bien qu'on ne puisse juger des proportions d'une œuvre fragmentaire, il semble que le narrateur s'attarde dans l'entrée en matière : deux moines quittent Paris pour une longue course dont le but n'est pas indiqué ; et il y en a pour plusieurs pages. Ils fixent

leur première étape à Conflans et s'arrêtent chez un barbier, maître Ythier, une manière de maître Olivier le Daim, dont il semble que la fille doive être le principal personnage dans l'histoire, qui ne va pas plus loin.

Il y a quelques jolis croquis :

« La campagne s'étendait devant eux, grise et embrumée, toute
« transie sous un épais brouillard que perçaient à grand'peine les
« rayons d'un soleil blafard et honteux... Les arbres malingres qui
« la bordaient çà et là, secoués par la bise, frissonnaient sous le
« givre attardé à leurs branches... On eût dit d'un jour de novembre
« fourvoyé en avril. »

La description de la boutique du barbier, un peu longue et minutieuse est d'un pittoresque facile mais agréable. Pour les personnages, rien de caractéristique. Pour la narration proprement dite, bien des banalités ou des maladresses :

« Le 1^{er} avril de l'an de grâce 1474, vénérable et discrète per-
« sonne le prieur des Bernardins de Saint-Martin des Champs...
« Mon frère, répondit celui-ci dont la haute taille et la mine ascé-
« tique offraient un contraste complet avec le frocard rougeaud,
« court et trapu qu'il s'était adjoint pour acolythe... Cette enseigne,
« suspendue entre les deux bassins de cuivre traditionnels qui cli-
« quetaient au vent comme des cimbales moresques, indiquaient
« suffisamment la boutique d'un barbier... »

« Pendant que nos voyageurs attachent leurs montures aux
« anneaux de fer scellés à la muraille, nous les précéderons de
« quelques instants... Au moment où nous le présentons au lecteur,
« il prodiguait ses soins... Aussi nous ne nous avançons pas beau-
« coup en pariant que les jeunes gens avec qui le bonhomme Ythier
« s'entretient sont deux soupirants... »

Il faut convenir que le romancier de *Jean d'Agrève* ne se révèle pas dans cet essai. Aussi bien n'est-ce qu'un modeste essai, et que faire dans la solitude de Gourdan à moins que de s'essayer un peu dans tous les sens ?

IV

A la longue, cette solitude pèse lourd au jeune homme qui a fait tout le tour de la bibliothèque familiale ou des bibliothèques voisines et qui en a assez d'un tête à tête de plus en plus pénible.

« Comme je touchais à mes vingt ans, je fus pris d'un désir
« furieux d'échapper à cette vie claustrale et de voir le monde ;
« quelques troubles de santé plaidèrent pour moi ; j'obtins la per-
« mission et les moyens d'aller faire mon droit à Grenoble, la
« Faculté la plus voisine. Je vis enfin le monde, c'est-à-dire le café
« des étudiants, les casinos des villes de bain dauphinoises où l'on
« allait pendant l'été faire des parties. Cela me sembla le Paradis.
« Naturellement, après une jeunesse si solitaire, la bombe éclata.
« Le droit se réduisit pour moi à quelques inscriptions prises, à de
« rares apparitions aux cours... » ¹

Il aurait pu se faire recevoir et fréquenter dans la société de Grenoble ; mais une aventure qui lui arriva dans les premiers temps de son séjour et qui prouve le peu d'usage qu'il avait du monde l'en détourna décidément. Des amis de sa famille l'avaient invité à une soirée :

« Je pensai qu'il fallait se faire beau ; et pour cela, je nouai
« sous ma redingote une cravate bleue dont j'attendais le plus
« grand effet. Quand j'entrai dans le salon, je demeurai stupéfait
« et consterné, en apercevant tous les hommes vêtus d'habits noirs
« et de cravates blanches. J'allai gravement saluer à la ronde un
« cercle de femmes inconnues, je m'appuyai contre une porte, et
« j'y restai, la sueur au front, les lèvres serrées, jusqu'à ce que le
« dernier invité fût parti. Je m'échappai alors, jurant bien qu'on
« ne me reprendrait jamais à pareille fête. J'avais toujours cru
« qu'on se faisait faire un habit quand on se mariait, pas avant. » ²

Quand le jeune sauvage avait trop pris ses ébats, il lui fallait retourner à sa solitude :

« A plusieurs reprises je fus contraint de rentrer à Gourdan
« pour quelques mois, quand les subsides manquaient. Non que

¹ Note autobiographique pour Edmond Rousse.

² *Ibid.*

« mon père exerçât sur moi la moindre surveillance ou me fît
 « l'ombre d'un reproche ; mais quand un fermier ne payait pas, il
 « ne pouvait plus m'envoyer les cent écus du mois avec lesquels je
 « menais une existence qui me paraissait sardanapalesque ; je
 « devais alors reprendre le train et me rencoigner dans la biblio-
 « thèque jusqu'au moment où les cent écus seraient retrouvés. Cela
 « dura deux années... » ¹

De ces deux années il reste quelques souvenirs écrits, moins abondants qu'à la période précédente : une page de prose de mai 1868 sur *Le Cimetière de Grenoble*, et une poésie : *A Madame B. C.*, du mois d'août suivant.

Dans la première on retrouve, plus nettes encore, les qualités qui s'affirmaient dans la *Nuit de Printemps*. La phrase est périodique, d'un rythme souvent sonore, généralement plein ; les images, plus sobres peut-être, n'en sont pas moins suggestives. La dépendance par rapport à Chateaubriand se traduit non seulement dans la composition, mais jusque dans certaines expressions. On ne saurait négliger non plus l'influence de J.-J. Rousseau, bien qu'elle n'ait pas encore été avouée : elle apparaît dans certaines formules abstraites qui résument l'impression causée par de beaux spectacles. Comment s'étonner de cette influence quand on se rappelle cet aveu tombé plus tard de la plume de l'auteur d'*Histoire et Poésie* : « Les années où je relis *la Nouvelle-Héloïse*, je ne puis plus supporter de longtemps la lecture d'un autre roman. » ²

D'ailleurs, s'il y a imitation, elle n'est pas inconsciente et ce n'est pas un esclavage : la description du cadre magnifique que le cirque des Alpes fait à la grande cité dauphinoise garde son originalité, et on n'en trouve le modèle ni dans Chateaubriand, non pas même dans Rousseau qui cependant révéla les Alpes :

« Arrivée au pied du mur d'enceinte (du cimetière), l'Isère,
 « large et rapide, semble se reposer des nombreux méandres qu'elle
 « vient de décrire, et déploie en murmurant son flot limoneux sur
 « une longue ligne droite de plus d'un quart de lieue. Ses rives
 « abaissées se couvrent au printemps d'une végétation luxuriante,
 « et aussi loin que le regard peut s'étendre, la riche vallée de
 « Graisivaudan apparaît comme un océan de verdure, de moissons et
 « de peupliers, qui vient mourir au pied de la chaîne des Alpes,

¹ Notice autobiographique pour Edmond Rousse.

² *Histoire et Poésie*, p. 175.

« cadre splendide de ce beau tableau... Ce que la plume ne peut
 « rendre c'est le contraste entre les fortes terres de la vallée, pro-
 « diges de végétation et de vie, et la stérilité majestueuse des mon-
 « tagnes. Enfin, le cimetière lui-même n'est qu'une forêt de peu-
 « pliers, de saules et de sapins dont les feuillages divers, comme
 « des instruments dociles, rendent des notes différentes sous le
 « souffle du vent et unissent leur symphonie plaintive au roulement
 « monotone des eaux.

« Quand, dans les nuits de mai, se lève au front des Alpes le
 « jour silencieux et enivrant de la lune, il semble impossible que
 « cette vie intense de la Nature ne filtre pas sous les pierres fu-
 « nèbres ; les morts doivent y puiser un sommeil conscient et agis-
 « sant, et comme une autre âme inférieure formée par les Esprits
 « de la terre pour remplacer celle créée par Dieu et remontée
 « à Lui... »

Quant à la poésie adressée à *Madame B. C.*, elle est trop évi-
 demment inspirée du *Lac*. L'auteur ne s'en cache pas d'ailleurs :

*Je murmurais alors des vers de Lamartine
 Ou de Musset, mêlant dans un hymne pieux
 La poésie humaine à la chanson divine
 Que nous chantaient le lac, les bois, les monts, les cieux.*

Mais tandis que l'immortelle élégie des amants du Bourget est
 encore toute vibrante d'actualité, ici la fiction s'avoue telle dès le
 début puisque le poète déclare avoir fait un rêve :

*J'ai rêvé, l'autre nuit, quelque chose d'étrange,
 D'une barque glissant sur un lac enchanté...*

La pièce se présente sous forme de quatrains d'alexandrins
 croisés : le rythme est lent, discret, comme pour bercer doucement
 ce rêve d'amour qui ose à peine se déclarer et seulement à la fin :

Je n'y crois pas pour moi ; madame, y croyez-vous ?

Le style est un peu précieux et recherché ; mais cette recherche
 aboutit à des effets d'une sonorité exquise, comme dans ces deux
 quatrains qui se suivent :

*C'était un doux pastel de Boucher ou de Greuze,
 Grands yeux qui reflétaient l'azur des flots profonds,
 Sous un voile de gaze où d'une aile frileuse
 La brise se jouait entre des cheveux blonds.*

*La nuit nous enivrait de grâce virginale :
Sa robe lumineuse et ses colliers tressés
De brumes de saphir et de rayons d'opale
S'égrénaient sous les coups des avirons pressés.*

À cette époque, E.-M. de Vogüé semble hésiter encore s'il s'engagera sur les traces de Lamartine ou de Chateaubriand dans la voie où l'un et l'autre ont trouvé la gloire.

Cependant il atteint sa majorité : il a vingt et un ans le 25 février 1869. Cette date qui, pour tant de jeune gens, passe à peu près inaperçue, qui, pour la plupart des autres, n'engage qu'eux-mêmes, aura pour lui et pour les siens une signification presque tragique. L'avenir de la famille est intéressé au sien.

« Il fallait prendre un parti pour la terre de Gourdan qui ne
« pouvait plus suffire à ses charges et à ses hypothèques. Les arran-
« gements de mon grand-père avaient fait passer cette terre sur la
« tête de son fils cadet qui mourut jeune et me la laissa. On me
« pressait de la sauver et de rétablir notre situation par un mariage
« riche, conclu à la hâte avec une des héritières dont on relevait
« les noms sur le Bottin de la grande industrie lyonnaise. Je ne pus
« m'y résoudre. Je savais des affaires pratiques tout juste ce qu'en
« sait un jeune Iroquois ; toute ma science de la vie était puisée
« dans les poètes et les philosophes qui disaient que se marier ainsi
« était une action honteuse. ¹ Gourdan fut vendu, non sans un
« grand déchirement de cette rupture avec tout le passé de la
« famille, avec tout ce qui était déjà mon propre passé. ²

Tout commentaire affaiblirait la force de ce texte si émouvant dans sa dramatique simplicité : « On me pressait de la sauver. » Ces quelques mots laissent deviner ce qu'il y eut d'un côté de prière instante, d'irritation mal contenue, de détresse morale. Si l'on était tenté de croire que de l'autre la détresse était moindre et que ces supplications se heurtèrent à la légèreté et à l'égoïsme, à la banale prétention de « vivre sa vie », qu'on imagine ce que laissent entendre sous une plume volontairement discrète ces autres mots :

¹ E.-M. de Vogüé devait épouser en 1878, étant secrétaire d'ambassade en Russie, une jeune fille de l'aristocratie russe, Mademoiselle Annenkof, la sœur du général qui créa le Transcaspien. De ce mariage, sont nés quatre fils : le vicomte Henri de Vogüé, né en 1879, mort pour la France en 1915 ; le comte Raymond de Vogüé, né en 1881, décédé en 1926 ; le comte Félix de Vogüé, né en 1882 ; le comte Pierre de Vogüé, né en 1889, mort pour la France en 1918.

² Notice autobiographique pour Edmond Rousse.

« non sans un grand déchirement de cette rupture... » Deux consciences s'opposaient l'une à l'autre dans une crise décisive : l'une tournée vers le passé, convaincue que l'autorité humaine n'est rien si elle ne s'insère dans une tradition, si elle ne continue la famille, si elle ne se situe solidement sur la terre qu'ont transmise les aïeux ; l'autre tournée vers l'avenir, persuadée que le génie, tout au moins le talent, supplée à une tradition et que celui qui a quelque chose de nouveau à dire doit le dire, lui en coûtât-il de rompre avec cette tradition. Les circonstances voulaient que la solution de la crise dépendit absolument du fils, nullement du père. Le « fiat » prononcé par le premier signifiait le sacrifice de Gourdan.

La liquidation faite, il partagea avec son père le capital disponible, et, suivant sa propre expression, chacun tira de son côté. Il s'en alla, lui, « horriblement triste d'une part, ivre de liberté d'autre part, partant pour l'inconnu et pour la conquête de la gloire littéraire, avec pour tout bagage une petite malle où (il avait) empilé (ses) livres d'habitude, et ce (qu'il appelait ses) manuscrits. »¹

V

L'inconnu c'était l'Italie et ce qu'elle pouvait promettre de hautes jouissances intellectuelles et artistiques à un esprit de cette qualité. Dans la notice fournie à Edmond Rousse, E.-M. de Vogüé dit qu'il y fit un voyage de six mois et qu'il revint à Paris au printemps de 1870. Cette indication laisserait supposer qu'il partit pour l'Italie en octobre ou novembre 1869 et qu'il rentra en France en avril 1870. Mais une lettre datée du 4 mars, adressée peut-être à H. de Pontmartin retrace, presque jour par jour, les étapes du voyage depuis Marseille jusqu'à Florence. En calculant sur ces données, il n'est pas possible de faire remonter le départ au delà du 20 février. Les six mois mentionnés dans la notice autobiographique se réduisent alors considérablement, car à son retour E.-M. de Vogüé eut le temps de louer un appartement à Passy et de s'y installer avec « ses manuscrits » avant que la guerre éclatât. Cette installation qui a eu lieu au printemps, dit-il, aurait pu se faire dans le courant d'avril, ce qui donnerait encore un minimum de deux mois de séjour en Italie. Il y aurait donc une légère défaillance de mémoire fort explicable après tant d'années écoulées — Vogüé ayant été élu à l'Académie française en 1888 — et dans une

¹ Notice autobiographique pour Edmond Rousse.

note qui n'est pas rédigée en vue de recherches historiques mais pour un discours d'apparat.

Quoi qu'il en soit de la durée de ce séjour, ce fut un voyage d'études autant que d'agrément, avec Florence pour principale et définitive étape, et la grande pensée du voyageur est de revenir avec les matériaux d'une tragédie.

A peine parti, il est pris par l'enchantement de ces pays de lumière qui, de tout temps, ont exercé sur lui une invincible attirance. Il trouve à Marseille « le soleil et ces tièdes effluves printanières (*sic*) qui agitent si délicieusement les sens du septentrional sortant de ses neiges ».

En route pour Nice « par un chaud et clair soleil qui dégageait les arômes des amandiers en fleurs et des pins parasols et blanchissait la mer comme une barre d'acier à l'horizon du petit golfe de la Ciotat, d'Ollivales, de Bandol ». Cependant Nice apporte une déception : « C'est beau, mais par trop cosmopolite et banal ; on sent que cette mer, ce soleil, ces lauriers-roses, comparaitront sur la note d'hôtel et sont faits pour cela ; c'est dur à avouer, mais je n'aimerais pas habiter Nice... »

Il y reste deux jours seulement et part pour Monaco, dont il fait une description fort pittoresque, agrémentée de souvenirs historiques et quelque peu romanesques sur les pirates et écumeurs de mer qui auraient eu là leur repaire. La poésie de cette ville « arabe » n'est pas seule à le retenir ; il y fait connaissance avec la roulette, et au bout de trois jours il a récupéré ses premiers frais de route.

Puis le voici en Italie, où il pénètre en chaise de poste pour goûter à loisir les charmes de la Corniche :

« Elle monte et descend entre la paroi du roc nu et la mer « bleue. On se sent envahir par cette harmonieuse sérénité des pays « de lumière... La route s'enfonce dans un bois d'oliviers et de « dattiers, on traverse un village aux rues étroites, plafonnées de « ponts qui courent de maisons en maisons... Parfois la vallée « s'élargit pour livrer passage aux flots abrupts de la Roja ou de « la Taggia, et l'on aperçoit un bout d'épaule blanche des Alpes. « Sensation étrange : voir des sommets neigeux à travers un bos- « quet de palmiers et dans cette tiède atmosphère... En approchant « de Savone, le panorama se fait de plus en plus grandiose ; on « distingue clairement, de l'autre côté du golfe, la chaîne des Alpes « d'Etrurie, les bois d'oliviers s'étagent sur les pentes, toutes mou- « chetées de blanches villas ou de tourelles rechampies des couleurs

« de l'arc-en-ciel, la mer a les molles inflexions d'une chatte qui se
« pelotonne au soleil... »

Trois jours à Gênes, ce n'est pas trop pour cette ville étrange, toute en contrastes avec ses « longues rues étroites, tortueuses, en-
« gagées entre des maisons d'une hauteur vertigineuse dont les gout-
« tières se rejoignent presque, laissant à peine filtrer un coin du
« ciel... et des rangées simples et grandioses de palais..., les plus
« ignobles taudis, suintants, moussus, et décrépits, s'adossant fami-
« lièrement à de nobles architectures, sous des balcons de marbre...

« Ça et là quelques matelots attardés, canaille de toutes les
« parties du monde, têtes truculentes sous leurs bonnets rouges,
« toutes prêtes à poser pour Piola ou Luca Cambioso, dans quelque
« égorgement de martyrs... (et le souvenir encore vivant) de ces
« marchands patriciens qui faisaient venir Rubens, van Dick ou
« Cornélius Wael pour meubler leur salle des ancêtres... Aujourd-
« d'hui des banquiers et des marchands de macaroni habitent la
« plupart de ces nobles demeures ; au palais Doria, on loue deux
« appartements meublés, meublés des fauteuils où Charles-Quint
« s'asseyait pour regarder entrer dans la rade les galères du Grand
« Amiral...

« Dans les églises, débauche de marbre, d'or et de couleur. C'est
« à l'Annunziata qu'il faut d'abord entrer pour être saisi de cet
« éblouissement soudain... L'œil est rempli : il ne distingue que ce
« marbre rouge et cet or ; c'est inattendu, saisissant ; et l'on ne se
« sent pas le courage de reprocher à ces profusions orientales leur
« goût douteux... Une place à part pour la cathédrale, San-Lorenzo,
« bijou gothique du ^x^e siècle, restaurée par Alessi au ^{xv}^e. Le
« fronton et l'unique tour, très élevée, sont revêtues jusqu'au som-
« met de bandes alternées de marbre blanc et noir. C'est d'un très
« puissant effet. Là-dessus la broderie obligée de rosaces, de saints
« en prière. Sur le portail, un Saint Laurent tout rissolé s'étend sur
« un gril gigantesque : des bourreaux suent en pesant sur des souf-
« flets de forge pour activer la braise ; c'est adorable de naïveté...
« A l'intérieur, le regard est tout d'abord attiré par la chapelle de
« Saint-Jean, ce morceau de marbre orfévré... C'est une dentelle de
« pierre sous forme de balustrades, des colonnes sveltes, niellées
« comme au burin, des bas-reliefs du ^{xiv}^e siècle derrière des statues
« magistrales du Sansovino, toute une Sainte-Chapelle de la Renais-
« sance dans le vieux vaisseau gothique. J'y suis retourné à plu-
« sieurs reprises, mais il faudrait des siècles pour étudier tant de

« merveilles. Je n'avais que quelques jours et je voulais voir le
« Mardi-Gras à Florence. »

En route donc pour Florence : il brûle Pise, bien que ce soit la ville d'Ugolin et qu'il songe déjà à exploiter la tragique histoire ; il n'aperçoit même pas la fameuse Tour de la faim.

Florence enfin : il défait ses malles, retrouve ses livres et s'installe, bien décidé à travailler. Car si les églises et les musées l'attirent par leurs incomparables richesses, souvent il se retire dans les bibliothèques pour y feuilleter les vieux livres où revit l'histoire des républiques italiennes, celle de Florence en particulier, ou bien dans sa chambre pour y dévorer les volumes qu'il vient d'acheter au libraire.

A Florence, tout lui parle encore de Côme l'Ancien, dont la munificence couvrit la ville d'édifices somptueux, tels que le palais Médicis, les villas de Mugello et de Careggi, la chapelle de Santa-Croce, le couvent de Saint-Marc que bâtit sur ses ordres son fidèle Michelozzo et qui lui coûta plus de trente mille florins d'or, le musée des Offices où tant de toiles ont été commandées par les Médicis. Il ne court pas devant ces toiles en touriste pressé, attentif à ne rien perdre des tableaux signalés par le guide. Qu'il sache voir, comparer et apprécier, on en a la preuve dans quelques notes qu'il a écrites sur la salle des Hollandais aux Uffizi :

« On jugerait mal l'école sur cette collection : une part léonine
« y est faite à Breughel et à Cornélius Poëmburg ; chez ces deux
« artistes corrects, classiques et ennuyeux, l'énergique individualité
« des peintres hollandais est étouffée par l'imitation italienne... On
« s'arrête plus volontiers devant quelques bijoux de la vraie lignée
« hollandaise, des Netscher, des Mieris, des Netzu... On est frappé,
« en sortant des salles italiennes, de la physionomie archaïque de
« cette peinture ; à cette époque où l'art italien, vieux de deux
« siècles, penche déjà vers la décadence, la peinture septentrionale
« vient de naître : la Hollande est encore à son Pérugin. Dans un
« petit cadre de Lucas de Leyde, un archiduc d'Autriche, enfant pâle
« et hâve, au regard niais et maladif, aux lèvres bestiales ; ce crétin
« solennel tiendra un jour la moitié du globe dans sa main : il sera
« empereur Romain ; et il aura les Indes de plus que Charlemagne,
« ce fantôme phthisique, gardé à vue dans son Escorial par un
« jésuite et un médecin. Enfin, la toile maîtresse qui frappe et rap-
« pelle est un paysage de Ruysdaël : une plaine, trempée par
« l'orage qui se sèche sous un pâle rayon d'automne ; un grand

« chêne embranché frissonne seul sur le devant. On fait comme lui,
« sentant passer là l'âpre vent de mer qui a franchi les digues. »

Evidemment il y a là de la littérature, voire de l'éloquence, procédés commodes en critique d'art qui rappellent trop la manière des *Salons* de Diderot, mais la note personnelle n'est pas absente : devant la toile, le spectateur a senti et a traduit l'émotion reçue.

Il ne se fie d'ailleurs pas absolument à ses impressions subjectives. Il consulte les auteurs classiques, Vasari surtout, et prend des notes sur Cimabue, le peintre de Saint François dans l'église d'Assise ; sur Gaddi son contemporain, le mosaïste à la manière grecque ; sur Giotto, que Cimabue découvrit et à qui il enseigna ce qu'il savait de son art. « La nature fit le reste et Giotto créa la peinture
« moderne... Le premier il fit des figures vivantes et des portraits
« humains. Giotto fut en outre un esprit ouvert et hardi, en avance
« sur son siècle, ami de toutes les lumières de son temps, Dante,
« Pétrarque, Brunetto Latini... »

Avec Ghirlandajo c'est déjà la Renaissance. C'est « avant tout
« un portraitiste, et ces masques fins et tranquilles des Florentins
« du xv^e siècle revivent sous son pinceau... Les femmes sont un peu
« plus raides et archaïques : leur beauté sent l'effort, mais plusieurs
« ne manquent pas de grâce. L'agencement des groupes a déjà toute
« la noblesse des grandes compositions de la Renaissance. Ghirlandajo,
« moins cru que Botticelli, plus calme et plus complet que
« fra Filippo Lippi, d'un réalisme moins scrupuleux que Verrocchio,
« est pour nous le représentant le plus autorisé de l'école florentine
« dans la dernière moitié du xv^e siècle, le peintre qui rend le
« mieux la vie contemporaine, ce qui est, à nos yeux, le premier
« des mérites dans l'art. »

N'est-ce pas aussi un esprit ouvert, que ce jeune voyageur qui s'efforce de situer ces productions artistiques dans le milieu qui explique en partie leur formation ? Peut-être retrouvera-t-on ici l'influence de Taine : *la Philosophie de l'Art*, vient de paraître en volumes. Mais ici encore ce n'est pas une imitation servile, et les leçons du critique ont été assimilées.

Toutefois, ce n'est pas surtout pour l'art que Vogüé séjourne dans la grande cité artistique. Une liste d'ouvrages qui paraît dans le dossier du voyage en Italie montre assez que d'autres recherches intéressent le voyageur. La voici, transcrite telle quelle :

« Jacopo Nardi : Storia Fiorentina, dal 1494 à 1530. — Stampata a Lione, nel 1582.

- « Filippo Nerli : Commentari dei fatti civili occorsi nella citta
« di Firenze, dal 1512 al 1537. Augusta 1728.
- « G.-M. Bruto : Historia Florentina (Cosimo, Piero e Lorenzo).
« Lione 1562, tradotta de Stanislas Gotteschi, Firenze 1638.
- « Scipione Ammirato : Storia dei principi di Firenze insino al
« 1574. Firenze 1600.
- « P. Marchese : Histoire du couvent de Saint-Marc. Paris
« Alcan graveur 1851-1852.
- « Lorenzo de Medici : Poesie volgari, Firenze 1859.
- « Sogni Bernardo : Storie fiorentine Livorne 1839, 3 vol. in-12.
- « Aretino Pietro : Il primo libro delle lettere. Milano, Dielli 1864.
- « Castiglione Baldassar : Il libro del Cortigiano. Milano 1852.
- « Storia di Lorenzo de Medici, traduzione de l'inglese di
« Guglielmo Roscoë.
- « Poesie del frate Girolamo Savonorala da Audin de Rians,
« Firenze 1847.
- « Pico della Mirandola (il nepote) : Vita di Savonarola (éd. Quetil
« Paris 1674).
- « P. Serafico Burlamacchi : Vita di Savonarola, stampata à Lucca
« e depoi à Venezia 1829.
- « P. Serafino Razzi : Vita, fine del sedecimo secolo.
- « Modesto Rustrelli, Vita : Genua 1781.
- « Burchardt : Storia d'Alessandro sesto.
- « Biografia di Savonarola per Pasquale Villari, professore alla
« Specola, Firenze 1858.
- « Machiavel : Instit. fior. I. v.

On ne saurait affirmer que Vogüé s'est livré à une étude approfondie de tous ces ouvrages : les deux mois de séjour en Italie n'y auraient pas suffi, et le voyageur ne s'est pas enfermé dans les bibliothèques tout au long de ces deux mois. Il a consulté ces livres, s'arrêtant un peu au hasard aux passages susceptibles d'intéresser sa curiosité dramatique, car il est venu en Italie avec le dessein d'y trouver un beau sujet de pièce, et il a pris quelques notes rapides qu'il compte utiliser ensuite au gré de son imagination poétique.

C'est à Machiavel qu'il demande la vue la plus générale sur l'Italie du xv^e siècle. :

- « Machiavel démontre que les Etats oscillent perpétuellement
« entre ces deux pôles : l'ordre et le désordre (nous dirions aujourd'hui
« d'hui action et révolution), entre les arts de la guerre et les arts
« de la paix qui leur succèdent dans les cités amollies. Au com-
« mencement du xv^e siècle, l'Italie usée par trois siècles de guerres

« acharnées, civiles et étrangères, perd sa virilité ; et sa lâcheté
 « s'accroît moins par l'absence de la guerre que par le caractère
 « de ces parodies guerrières, tournois de condottieri dont l'auteur
 « dit : si cominciavano senza paura, trattavansi senza pericolo,
 « finivansi senza danno. » Si le spectacle des grandes et nobles
 « choses que les anciens Italiens ont faites avec de si petits moyens
 « mérite notre attention, nous ne le devons pas moins au spectacle
 « des faibles moyens avec lesquels les aventuriers de cette époque
 « ont dominé et contenu de si puissants Etats. »

Voilà, semble-t-il, d'intéressants sujets où un auteur dramatique n'aurait que l'embarras du choix. Par exemple, en 1476, à Milan, meurtre de Galéas Sforza : « Un jeune homme Olgiati dont Sforza a déshonoré la sœur, et deux de ses amis, Lampugnano et Carlo Visconti, le percent de coups de poignard sur le seuil de l'église San-Stefano : belle mort du stoïque Olgiati. » Autre sujet : la conjuration des Pazzi en 1458. Encore un autre : Giovanni Colona s'est mis au service des Guelfes de Florence, mais ceux-ci n'ont pas reconnu ses bons offices ; il va trouver les adversaires des Florentins et s'offre à eux pour attaquer la ville. Et Savonarole ? est-il destin plus tragique que celui de ce moine tribun qui fit trembler un temps tout ce que Florence comptait de têtes puissantes et d'aristocrates superbes ? pourquoi ne pas le mettre à la scène ?

Mais il est ailleurs une source inépuisable de sujets dramatiques. Depuis longtemps Vogüé a lu Dante et pénétré ce qu'il y a de tragique dans la Comédie du poète altissime. A vrai dire le drame n'est-il pas dans la vie même du proscrit ? Il semble qu'il s'y est arrêté un instant. Il a écrit, en effet, un conte encore inachevé : *Une maîtresse du Dante* qui a certainement été composé pendant ou immédiatement après le voyage d'Italie, car l'auteur déclare en avoir trouvé les éléments dans les papiers d'un vieux savant lucquois, et il fait, du versant de l'Apennin qui regarde Lucques, une longue et minutieuse description qui atteste une connaissance personnelle des lieux décrits.

La description occupe la majeure partie de ces courtes pages et le sujet est à peine annoncé : un portrait un peu recherché et tout à fait romantique du célèbre proscrit :

« L'homme qui est assis sur ce tronc de sapin peut avoir une
 « quarantaine d'années ; il est grand et mince, jeune encore de
 « taille et de visage, bien qu'un peu ridé et voûté comme par la
 « pensée ou la souffrance. Ses traits caractérisés et anguleux sem-
 « blent avoir été accusés par le pouce d'un statuaire : sa lèvre a

« le plissement de l'orgueil et du dédain que ne dément pas la
 « flamme sombre de ses yeux et la fierté de son large front. Mais
 « par moments cette physionomie sévère se détend, et quelque
 « chose d'immensément triste et doux passe dans son regard... »

Le portrait seulement ébauché de la jeune fille s'annonce comme assez banal : il s'agit d'une jeune Lucquoise qui fut un caprice d'Alighieri : « Un nom, un reproche de l'altière Béatrice ! »

Le conte devait s'inspirer de ce texte du *Purgatoire* au chant XXIV : « Il murmurait et nommait je ne sais quelle gentucca, avec cette gorge où il sentait pourtant les plaies de la Justice qui le consume... Tu ne devais point abaisser tes ailes pour atteindre là-bas de nouvelles blessures, ou bien quelque fillette, ou quelque autre vanité de si courte durée... »

Pendet opus interruptum ! Faut-il le regretter ? Cela aurait fait un mélancolique roman ou drame d'amour, comme il y en a tant. Mais il y avait les promesses du style et de bien jolies images dans la description du début où s'attarde le conteur :

« Avez-vous vu passer Octobre dans les Apennins ? Il y vient
 « doux et souriant comme un jeune vieillard... La montagne, fri-
 « leuse comme une Italienne qu'elle est, se pelotonne aux derniers
 « rayons du soleil, et retient dans ses vallées les chaudes haleines
 « qui lui montent de la plaine et de la mer, tandis que les vents
 « du nord soufflent déjà sur sa tête. Seuls, avec leur vieille expé-
 « rience, les chênes et les châtaigniers les voient venir et frissonnent
 « en secouant une pluie de feuilles d'or sur le gazon reverdi par les
 « ondées d'automne... Rien de nos ciels d'automne gris, brumeux
 « et maussades. C'est bien le ciel d'Italie, et quand le soleil dis-
 « paraît entre les crêtes, il leur fait des fonds de bleu et d'or mat
 « comme dans le livre d'heures d'un prince... »

Quelle que soit la signification pathétique de cet épisode de la vie de Dante, il ne paraît sans doute pas assez dramatique à Vogüé pour en faire une tragédie : il demandera donc à *l'Enfer* de lui fournir son sujet ; et c'est l'histoire d'Ugolin qui le retient, destin tragique, en effet, qui est évoqué dans toute son horreur aux chants XXXII et XXXIII du poème.

Ce sujet avait déjà sollicité l'imagination des dramaturges ou des romanciers. En Allemagne, H.-G. de Gerstenberg, qui vécut de 1737 à 1823, avait composé un *Ugolin*, drame en vers. En France, Millevoye, l'auteur du *Poète mourant*, a fait une tragédie : *Ugolin*, qui ne fut pas représentée : toutefois, ses *Œuvres*, dont il avait

donné une première édition de 1814 à 1816, furent réimprimées à Paris, en 1822, puis en 1833. L'auteur dramatique Caigniez (1762-1842), qui fut appelé le Racine du mélodrame dont Pixérécourt était le Corneille, fit représenter, en 1821, *Ugolin ou la Tour de la faim*. Enfin, l'écrivain italien Rosini a écrit *Ugolin et les Gibelins*, roman historique en trois volumes, qui parut en 1843.

Vogüé a-t-il connu et utilisé ces ouvrages ? C'est possible, surtout pour Millevoye qu'il connaissait certainement, bien qu'il ne le mentionne jamais. C'est peu probable pour les autres puisqu'ils ne figurent pas dans la liste des ouvrages cités ou dans les références indiquées par ailleurs. C'est dans la Divine Comédie qu'il puise sa documentation et aussi dans Sismondi, l'auteur de *l'Histoire des républiques italiennes*. Il y prend des renseignements, non seulement sur son héros, mais sur la grande querelle des Guelfes et des Gibelins qui jetait les uns contre les autres les Etats, les cités et les partis et qui se compliquait de rivalités de familles ou de personnes.

L'histoire du comte Ugolin de la Gherardesca est particulièrement compliquée : descendant d'une vieille famille de Pise et Gibelin par tradition, devenu Guelfe par intérêt, accusé non sans raison d'avoir contribué trahitricement au sanglant échec de la Méléoria où les Génois de Doria prirent vingt galères et onze mille hommes aux Pisans, allié secrètement aux Guelfes de Florence et de Lucques qui lui permettent d'établir sa tyrannie sur Pise dont il est le capitaine général, orgueilleux et dur, même pour les siens, tel est le personnage. Les Pisans voulurent lui adjoindre dans le gouvernement de la cité l'archevêque Ruggieri, celui dont Ugolin mangera le crâne dans *l'Enfer* de Dante. Il refusa avec hauteur et fit plus que jamais preuve d'un despotisme odieux, si bien qu'en 1288 une conjuration éclata, menée par l'archevêque et les principaux citoyens pisans, aussi bien les Guelfes que les Gibelins : les Visconti, les Gualandi, les Lanfranchi. Après un combat acharné, il s'emparèrent d'Ugolin, de deux de ses fils et de deux de ses petits-fils. Ils les enfermèrent dans la tour des Gualandi, sur la place des Anziani, et l'archevêque fit jeter dans l'Arno les clefs de leur prison.

Telle est la donnée sur laquelle Vogüé a voulu faire une tragédie : il l'a menée pendant deux actes en douze cents vers. C'est une de ces grandes pièces comme les romantiques en construisaient et qui cessent d'être scéniques à cause de leur étendue démesurée ou du trop grand nombre des personnages : il y en a une quinzaine qui prennent part à l'action, sans compter quelques comparses, et naturellement la foule : peuple, bateliers, soldats, anziani, moines, seigneurs guelfes et gibelins. Encore un procédé romantique —

qu'on se rappelle *Lorenzaccio*, *Marino Faliero*, — que cette figuration excessive qui encombre les planches sous prétexte de mouvement ou de couleur locale.

La pièce n'a pas cette forte unité qui est la première qualité dramatique, et ceci apparaît à l'analyse très détaillée que l'auteur en avait écrite à l'avance. L'acte I intitulé : « Le capitaine général » se passe devant le palais de la Seigneurie. Le caractère d'Ugolin y est nettement dessiné ; mais il apparaît dès le début que son fils Gaddo doit retenir tout autant l'intérêt. Une longue conversation de celui-ci avec un de ses amis, neveu de l'archevêque Ruggieri et étudiant à Bologne met le spectateur au courant de l'essentiel : la triste situation de Pise sous la tyrannie d'Ugolin. Les courageux reproches que l'étudiant jette à la face du podestat, la brutale colère d'Ugolin qui tue l'étudiant : voilà les faits qui amèneront la conjuration. Parallèlement se développe une intrigue amoureuse entre Gaddo et Bianca, fille de Nino Visconti, ennemi d'Ugolin : Roméo et Juliette que sépare une querelle de familles comme celle qui opposait les Capulet et les Montaigu. Parallèlement encore se prépare dans l'ombre la vengeance de la Sarrazine Mattea — autre Guanhumara — dont le fils fut une des nombreuses victimes d'Ugolin.

L'acte II, intitulé : « La Chartreuse de Pise », se passe en effet dans le cloître des Chartreux. La scène à faire ne manque pas de grandeur : mais on y sent trop l'imitation de la scène des tableaux dans *Hernani*, Nino Visconti évoquant ceux des siens qui dorment dans le cimetière du cloître. Elle est suivie d'un duo d'amour entre Gaddo et Bianca, duo d'amour qui se terminerait par un légitime mariage auquel est sur le point de procéder le prieur du cloître, lorsque retentit le tocsin de la révolte qui arrache Gaddo à Bianca pour le porter au secours de son père.

L'acte III : « La Révolte » eût été l'évocation d'une émeute populaire et d'un jugement où la foule indécise et sollicitée en sens opposés par les supplications de Bianca et les imprécations de Mattea se décide pour Mattea : emprisonnement d'Ugolin et de ses enfants.

L'acte IV est « La Tour de la faim ». On ne voit pas bien comment l'auteur pouvait le faire entrer dans le mouvement du drame, même en y introduisant — au prix de quel artifice ! — Bianca comme une lumineuse apparition dans ces ténèbres : tout l'acte, en effet, devait aboutir à une scène qui reproduisît les attitudes du tableau de Delaroche.

L'acte V : « La Fiancée », même décor qu'au premier acte ; même défaut de mouvement qu'à l'acte précédent : Bianca vient de se procurer les clefs de la prison — ne les avait-elle donc pas déjà à l'acte IV ? — Mais la Sarrazine, toujours aux aguets, les jette dans le fleuve. Bianca n'a d'autre ressource que d'implorer les justiciers d'Ugolin qui sont en même temps les bourreaux de son fiancé. Ils viennent là banqueter sous la tour pour insulter aux souffrances de ceux qui agonisent ; ils sont impitoyables, et Bianca se tue, tandis que se détache « un jeune convive, un émigré florentin, qui déplore les maux de son pays dans quelques vers graves et tristes, autant que possible traduits de la Divina Commedia ».

Ces vers n'ont pas été écrits. De ceux qui l'ont été et qui remplissent le premier et le deuxième actes, bien peu méritent d'être cités :

Du monologue de la Sarrazine, au premier acte, cette forte image :

*C'est le beau fruit doré du soleil africain,
La vengeance. Il mûrit, patient et certain.*

Et ces beaux vers du duo d'amour, au deuxième acte :

GADDO

*Alors je vous fis voir
La vallée, à nos pieds, sommeillant dans la brume...
Pise avec ses clochers, sa couronne de feux,
Et puis, plus loin encore, à l'horizon douteux,
La mer qui reflétait notre beau ciel, heureuse
D'emporter dans son sein comme une moissonneuse
Les gerbes d'or qui sont les étoiles là-haut...*

BIANCA

*J'ai dans mon cœur aussi le regret triste et doux
De ces matins riants qui se levaient pour nous,
Alors, dans la Marenne où nous allions ensemble
Cueillir ces gros bouquets de la fleur qui ressemble
Au nénuphar marin, celle que j'aimais tant,
Vous savez, qui venait tout au bord de l'étang.
Quel bonheur quand vous la trouviez humide encore
D'un voile de rosée oubliée par l'aurore !
Quel plaisir d'écouter tout le long du chemin*

*Siffler dans les labours les grillons du matin,
Meugler les taureaux noirs, ou poudreux et superbes
Mugir les vents de mer qui vont courbant les herbes...*

Mais cela se poursuit ainsi pendant plus de deux cents vers !

Il ne faut pas regretter qu'E.-M. de Vogüé se soit livré à cet exercice qu'il serait d'ailleurs injuste de qualifier de scolaire. S'il s'est arrêté après le deuxième acte, c'est qu'il s'est assez vite rendu compte qu'il se fourvoyait dans un genre littéraire auquel il n'était pas destiné.

Le temps est-il venu qu'il écrive pour le grand public ? Il ne se presse pas, ayant cette pudeur de se produire qui est une des qualités de son caractère. Il est encore jeune et il le sait.

Est-ce un jeune homme cependant que celui qui écrivait à Emile Ollivier une lettre qui n'est peut-être pas arrivée à destination mais dont il a conservé le brouillon, pour lui demander l'abrogation des lois d'exil portées en 1832 et en 1848 contre les membres de la branche directe et de la branche cadette de la maison de Bourbon ? Les princes d'Orléans, comptant sur des dispositions libérales du nouveau gouvernement parlementaire, avaient adressé en ce but, le 19 juin 1870, une pétition au Corps législatif. Elle fut repoussée le 2 juillet, sur les instances du ministre de la justice ¹. Quelques semaines après, c'était la guerre ; l'on sait que ceux des princes

¹ Voici le texte de la pétition, datée de Twickenham et signée par Louis-Philippe d'Orléans, comte de Paris, François d'Orléans, prince de Joinville, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, Robert d'Orléans, duc de Chartres :

MESSIEURS LES DÉPUTÉS,

« Vous êtes saisis de la demande d'abroger les mesures d'exception qui nous frappent. En présence de cette proposition, nous ne devons pas garder le silence. Dès 1848, sous le gouvernement de la République, nous avons protesté contre la loi qui nous exile, loi de défiance que rien ne justifiait alors. Rien ne l'a justifiée depuis, et nous venons renouveler nos protestations devant les représentants du pays.

« Ce n'est pas une grâce que nous réclamons, c'est notre droit, le droit qui appartient à tous les Français et dont nous sommes seuls dépouillés.

« C'est notre pays que nous redemandons, notre pays que nous aimons, que notre famille a toujours loyalement servi, notre pays dont aucune de nos traditions ne nous sépare et dont le seul nom fait toujours battre nos cœurs ; car pour les exilés rien ne remplace la patrie absente. »

Le Corps législatif approuvant les déclarations d'Emile Ollivier qui refusait de prendre cette pétition en considération, vota l'ordre du jour demandé par le gouvernement, à la majorité de 173 voix contre 31. Cinquante députés s'abstinrent de prendre part au vote, et trente-huit étaient absents par congé.

qui voulurent servir dans les rangs de l'armée française durent le faire sous des noms d'emprunt. C'est l'Assemblée nationale qui, en 1871, leur permit de rentrer en France.

La lettre de Vogüé est inspirée par le sentiment le plus généreux, ce qui ne saurait étonner de la part d'une âme de cette qualité, mais aussi par des considérations psychologiques ou politiques qui témoignent d'une singulière clairvoyance. A-t-on jamais mieux réussi un portrait en raccourci de Napoléon III ?

« L'Empereur est un esprit singulier et mobile; généreux par
« instinct ou par calcul, rapide à toutes les violences, aux bonnes
« encore plus qu'aux funestes, épris de tout ce qui est grand ou
« seulement théâtral, fermé aux suggestions vulgaires de la peur.
« Une mesure de conciliation qui semble demander une certaine
« audace a où le séduire tout d'abord. »

Et voici pour le destinataire de la lettre :

« Votre nature méridionale a gardé certaine fleur de sentiment
« que n'ont pu flétrir les préoccupations du pouvoir. C'est à elle
« que je m'adresse. Ce vœu dont je parlais en commençant, ne
« l'avez-vous pas fait, vous aussi, le jour où, tout jeune encore, vous
« avez vu partir votre père ¹ ? L'exil ! ses coups vous ont été plus
« aigus qu'à tout autre, puisqu'ils vous ont frappé sur une tête
« aimée. Souvenez-vous en. »

Pour le fond de l'argumentation, il convient de relever d'abord une déclaration personnelle :

« Aucun lien ne me rattache à ces princes pas plus qu'aux partis
« encore existants en France. Adonné aux spéculations de l'art et
« de la pensée, je tiens pour mesquines et vaines les passions poli-
« tiques, et si quelque transformation sociale a mes secrètes sym-
« pathies, je l'attends dans un avenir lointain du lent et pacifique
« travail de la société sur elle-même. Je suis bien plutôt de cette
« génération de jeunes hommes, lassés de rancunes, affamés de
« pardon, qui vous a salué avec joie ; nous étions du souffle d'opi-
« nion qui vous a porté, nous avons associé nos espérances aux
« vôtres... »

Ensuite cette vue générale de la question :

¹ Démosthène Ollivier fut exilé pour avoir protesté contre le coup d'Etat du deux décembre.

« Essayez de jeter bas la barrière vermoulue qui les arrête (les « princes) à notre frontière : qu'arrivera-t-il ? Monsieur le comte « de Chambord, ce n'est mystère pour personne, ne profitera pas « de ce bienfait, sa situation n'en sera en rien changée. Les princes « d'Orléans, eux, rentreront, puisqu'ils le demandent : que devient « alors leur prestige, au point de vue du droit héréditaire ? En « reprenant le titre de citoyens, ils abdiquent nécessairement celui « de prétendants : grande leçon qu'ils donnent, selon moi. Ceux « qui les suivaient à Twickenham de leurs espérances, ne pourront « plus leur offrir à Paris que des amitiés : ces fils de roi sortent du « droit divin pour rentrer dans le droit commun... » ¹

Enfin cette conclusion à certains égards prophétique :

« Pensez enfin aux jeux changeants et soudains de la politique « qui peuvent vous porter demain où ils sont aujourd'hui. Faites- « leur ce que vous voudriez qu'on vous fît alors. Préparez-vous « cette joie de pouvoir, si la fortune vous est mauvaise, dire à vous- « même et à tous : je m'en vais, l'âme calme et sereine, car si mes « actes ont été diversement appréciés, si j'ai pu commettre des « fautes, le jour où un cri de justice a jailli de la conscience d'un « peuple, je l'ai écouté, j'ai effacé pour jamais des lois de vengeance « et d'iniquité. »

VI

Eugène-Melchior de Vogüé était rentré d'Italie à la fin du printemps de 1870. Vers le commencement de juillet, il prenait le bateau pour Londres. Était-ce le désir de retrouver des sensations artistiques et littéraires analogues à celles qu'il venait de cueillir à Florence qui le déterminait à ce nouveau voyage ? N'était-ce pas plutôt le sens de l'observation qui s'affirmait en lui, la curiosité du voyageur qui devait le conduire bientôt sur tant de routes d'Europe, d'Afrique et du proche Orient ? Il n'a pas laissé de notes de cette excursion qui fut écourtée par la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, et il revint vite à Paris.

¹ Ce n'était pas l'avis d'Emile Ollivier dont le principal argument, dans son discours au Corps législatif, fut que les princes, bon gré mal gré, ne pouvaient redescendre au rang de citoyens et que leur présence en France constituait un danger pour la paix intérieure.

Il trouva la capitale en proie à une exaltation qu'il a lui-même qualifiée du mot très dur de « *delirium tremens* ». L'expression n'est-elle pas trop justifiée ? Revenant après coup sur les impressions de ces journées et les analysant avec un sang-froid et une objectivité que lui assuraient les longues heures solitaires de sa captivité en Allemagne, il attribue deux causes à cette fièvre qui jetait Paris avec enthousiasme et la province sans enthousiasme dans la triste aventure.

La première est ce courant belliqueux chronique qui emporte un peuple toujours avide de gloire, même quand il ne sait plus la conquérir ; la seconde est ce courant révolutionnaire auquel la population parisienne se laisse entraîner périodiquement. Le gouvernement, cédant au premier mouvement, s'est-il cru capable de canaliser le second ? Il l'a certainement entretenu, sinon favorisé, en représentant la guerre comme une lutte nationale et libérale contre une puissance de droit divin.

« Aussi la note dominante de ces mémorables journées fut-elle « *la Marseillaise*... Dans la rue, au théâtre, au salon, partout où il « y avait une voix, un piano, un violon, un orgue de barbarie, c'était « elle qu'on entendait ; on la braillait dans les cafés-concerts et on « la retrouvait sur nos scènes lyriques ; sous peine de voir ses ban- « quettes désertes, chaque théâtre devait promettre sur ses affiches « une ou plusieurs Marseillaises. ¹ »

A l'Opéra, on donnait *la Muette* de Portici. Dans un entr'acte, Faure venait sur la scène, un drapeau déployé, et la salle entière se levait d'un mouvement unanime. L'artiste entonnait l'hymne guerrier : il le chantait d'une belle voix grave qui vibrait d'un accent religieux : « Quand il arrivait au couplet : *Amour sacré de « la Patrie*..., il élevait les mains au ciel d'un geste si superbe, en « ramenant les plis du drapeau sur sa poitrine, qu'il passait sur « toute la salle un immaîtrisable frisson... Gambetta était là... sou- « levé à demi et penché sur le balcon, la tête appuyée sur sa main, « son regard tendu semblait dévorer la scène et le chanteur... ; il « dressait le front en rejetant son abondante chevelure ; ses joues « amaigries se coloraient subitement ; il semblait profondément « remué... » ²

Au Français, c'est Agar qui donnait *la Marseillaise* : « C'était « la furie révolutionnaire, le cri de colère et de haine..., elle pleurait

¹ Lettre à H. de Pontmartin : Magdebourg, 11 janvier 1871.

² *Ibid.*

« et menaçait, tombait à genoux et s'élançait sur la rampe, se pendait « à la hampe du drapeau et se tordait dans ses plis.¹ » Naturellement, cette déclamation forcenée galvanisait l'assistance : la salle entière se levait, applaudissait frénétiquement, reprenant en chœur le refrain guerrier.

De tous ces spectacles, il restait au jeune homme une impression qu'il résume en ces termes :

« Il y a eu à Paris pression de toutes les nuances de l'opinion « pour cette guerre néfaste. Il y avait pression parmi cette foule « anxieuse qui, massée aux abords du Palais Bourbon, le jour où le « duc de Grammont laissa tomber la parole fatale, la fit voler en « quelques secondes aux quatre coins de la ville... Il y avait pression « parmi ces jeunes gens des Ecoles, peu suspects de tendresse pour « le pouvoir, par qui j'ai entendu organiser un charivari contre « M. Thiers... dont les avertissements prophétiques troublaient « notre confiance. Et pourquoi ne pas achever notre confession ? « Il en est bien peu, parmi ceux de la jeune génération qui avaient « été alors les plus récalcitrants à l'Empire qui n'aient pas été ralliés « quelques heures. Rajeuni et rayonnant du double prestige du libé- « ralisme restauré et de la victoire entrevue, on l'acceptait franche- « ment sous le bénéfice de sa gloire future ; quitte, en cas de revers « impossibles, à évoquer les grands souvenirs militaires de la « République de 92. »²

Il n'y a pas à retracer ici les phases de l'immense déception qui suivit ces accès d'enthousiasme et qui explique, en grande partie, les événements de « l'année terrible ». Il suffit d'évoquer ce que Vogüé en a vécu et les réflexions qu'ils lui ont suggérées. Plus tard, en 1892, lorsque paraîtra *la Débâcle*, il lui consacrera³ une étude d'autant plus intéressée qu'il retrouvera dans le corps d'armée — celui du général Douai, — dans la division, la brigade et même le régiment, où Zola situe son action, les mêmes unités où le jeta le sort ; étude objective d'ailleurs où tout en s'efforçant de montrer que le livre étale un pessimisme excessif, il ne peut pas ne pas convenir que les faits se sont passés à peu de chose près comme les décrit le puissant romancier.

Au moment où la guerre éclate, il est dégagé de toute obligation militaire, tandis que son frère Henri, âgé de dix-neuf ans, achève sa

¹ Lettre à H. de Pontmartin : Magdebourg, 11 janvier 1871.

² *Ibid.*

³ Dans la *Revue des deux Mondes*, du 15 août 1892.

première année de Saint-Cyr. Après Wœrth, le 6 août, on donne à celui-ci un brevet de sous-lieutenant pour le 28^e de ligne. Cela décide l'aîné à s'engager dans le même régiment. Aussitôt habillé et armé, il part pour rejoindre l'armée du Rhin en qualité d'ordonnance de son frère. Cette armée était en déroute à Rethel, et le 28^e déjà cerné sous Metz. Ils furent donc affectés au 99^e de ligne de l'armée de Châlons, « agglomération de hasard, sans cohésion, rabattue du Rhin à la Meuse par la panique » et qui devint « la triste armée de Sedan ». ¹

Le 29 août, il quittait Quatre-Champs pour Bellevue. Le 30, il était à Beaumont, où la droite de l'armée de Mac-Mahon était surprise et détruite par celle du prince royal de Saxe : c'est là qu'il reçut le baptême du feu. Mais l'affaire ne fut pas longue. Amenés dans un entonnoir dont l'ennemi toujours invisible occupait les bords, les soldats français furent accueillis par une fusillade à laquelle il leur était impossible de répondre : ils lâchèrent pied aussitôt. Vainement Vogüé et son frère s'efforcent de rallier quelques soldats : il faut battre en retraite. C'est alors qu'il est blessé d'une balle au pied. Aidé de son frère il gagne au hasard un village où se trouve le gros de l'armée. On le charge sur une charrette, un de ces innombrables « impedimenta » qui encombraient l'armée et retardaient sa marche. Il y passe une nuit de fièvre, entraîné par le flot qui n'avance guère et que pousse devant elle l'armée ennemie victorieuse. A quatre heures du matin, le 31 août, on le descend dans une auberge au bord de la Meuse : il y trouve un lit. Mais vers sept heures, la maison est entourée de uhlans : il est fait prisonnier avec quelques autres soldats. Ils vont être emportés lorsque le convoi est salué de quelques boulets envoyés par les Français qui sont de l'autre côté de la rivière. Les uhlans se sauvent, abandonnant leurs prisonniers qui repassent en hâte la Meuse sur un pont de chemin de fer, et, à leur suite, se traînant à grand'peine, n'ayant qu'un mauvais foulard à son pied blessé, il rejoint les avant-postes français. De ce côté, la bataille fait rage et il doit rester plus d'une heure couché dans un fossé, entre les balles des fusils français et les feux d'une batterie prussienne. Les servants de la batterie sont enfin refoulés ou tués et, après une heure de marche, le blessé arrive jusqu'aux portes de Sedan où l'armée vaincue afflue en désordre.

Un soldat de l'infanterie de marine lui ayant donné un large soulier qu'il put substituer au foulard déchiré, il ne jugea pas à propos de se faire évacuer à l'ambulance et il prit part aux der-

¹ *Heures d'histoire*, p. 268.

niers combats autour de Sedan. La cruelle journée du premier septembre se passa pour lui aux environs du bois de la Garenne et du calvaire d'Illy. Zola a évoqué de main de maître les péripéties des combats qui se livrèrent dans cet endroit précis ; et dans le colonel de Vineuil de *la Débâcle*, Vogüé croit reconnaître le chef de son régiment, le colonel Guys : « Nous le vîmes de loin toute la matinée, très haut sur son cheval blanc, entre les lignes des hommes rasés à terre ; seul point de mire pour des centaines de canons et des milliers de fusils, invulnérable, protégé par un enchantement, nous semblait-il, jusqu'au moment, vers deux heures, où une balle l'arracha de sa selle. » ¹

Le soir de cette journée, le lieutenant Henri de Vogüé était blessé à son tour. Son frère le porta à la ferme de la Garenne. Il avait à peine eu le temps de lui faire un premier pansement que des Wurtembergeois firent irruption dans la ferme et ramassèrent tout ce qui s'y trouvait de valide. Une partie du corps Douai fut ainsi capturée dans les bois de la Garenne et du Calvaire d'Illy, tandis que le reste rentrait dans Sedan. Par étapes, les prisonniers furent conduits dans les diverses citadelles ou forteresses d'Allemagne. Vogüé échoua à Magdebourg : il devait y rester six mois.

Ce temps de captivité s'écoula tant bien que mal. Exception faite pour la tristesse de l'exil qui lui inspire, dans une lettre à A. de Pontmartin, de pénétrantes et généreuses pensées sur l'impiété, déjà dénoncée par Victor Hugo, de cette peine, il s'en accommode généralement. Ses geôliers sont de petits bourgeois qui ne rappellent en rien le type classique du geôlier de l'Ambigu. Ses compagnons sont de braves gens, ouvriers ou paysans de France avec qui l'aristocrate qu'il est partage volontiers la vie de chambrée. Ils le régalaient bien parfois — c'est son expression — de récits ou conversations qui sont l'aliment trop fréquent des entretiens de corps de garde. Mais ces hommes incultes ne sont pas insensibles à la beauté des œuvres littéraires. L'un d'eux, un jour, sort de son paquetage un volume grasseux : il l'ouvre ; d'une voix traînante, pénible, incolore, il commence une lecture : c'est *Hernani* ! et c'est pour leur camarade d'une culture raffinée, tout l'enchantement du romantisme avec le « ricordarsi del tempo felice ! »

La première joie qu'il éprouva fut la réception, le 21 septembre, d'une lettre de France qui lui apprenait que son frère était sauvé : joie mal fondée d'ailleurs, car Henri de Vogüé devait succomber aux suites de sa blessure. Pour le moment, le prisonnier s'abandonne

¹ *Heures d'histoire*, p. 257.

sans réserve au bonheur que lui procure ce petit carré de papier dont les plis lui apportent le pays et la famille. Aussi accepte-t-il sans sourire, d'enthousiasme même, un concert improvisé que donne le soir à la chambrée un ancien artiste de l'Hippodrome qui lance, en s'accompagnant de la mandoline « ses tyroliennes avec les plus pures traditions du cirque... Jamais l'orchestre de Padeloup ne (lui) a donné une soirée aussi douce ». ¹

Le théâtre de Magdebourg lui fournit au moins une fois un spectacle et une audition de qualité supérieure : les conditions de la captivité n'étaient pas telles qu'il ne pût quitter le camp, à condition d'y revenir à l'heure fixée par la permission. La permission pouvait même être de vingt-quatre heures, puisque le prisonnier fera bientôt le voyage de Berlin. L'Opéra de la ville donnait le *Freyschütz* de Weber :

« Vraiment, écrit-il à A. de Pontmartin, dans cette petite ville « de Saxe, ² c'est plus ça que rue Lepelletier. Certes les trucs enfans des machinistes de Magdebourg féraient sourire M. Perrin ; « mais cette langue nous apporte l'idée enveloppée de mystère ; « mais l'orchestre attaque les notes sombres avec une sorte de terreur religieuse, comme si les archets et les flûtes allaient résonner « tout seuls à la voix de Lamiel ; mais cette grande femme blonde « dégingandée lance des cris plus vrais que Mademoiselle Hisson. « Et la salle donc ! Comme elle se penche haletante, comme elle « croit que c'est arrivé ! Et puis nous sommes à dix lieues du Hartz. « Il ne faudrait qu'une fantaisie de nixe ou de gnôme pour que le « sabbat vînt mener jusqu'ici sa ronde, entraînant le vieux Faust « qui cherche peut-être encore par là l'éternelle illusion de ses « vingt ans envolés... Même en sortant, on n'est pas brusquement « rappelé à la réalité par les réverbères, les coupés et les cocottes. « Il n'y a guère que la lumière de la lune qui se faufile entre les « trèfles des clochers élevés sur le bord de l'Elbe, et l'on ne rencontre guère qu'un homme que je croyais oublié dans les accès « soires de l'Ambigu, le Natchwachter criant : Zwalf Urh ! Il est « minuit ! »

La visite à Berlin se place le 5 et le 6 décembre. Le voyageur n'a pris que quelques notes assez banales sur la capitale, ses promenades, ses magasins, ses restaurants, ses monuments, ses palais et ses habitants. Il est vrai qu'il la voit par la neige et « sous un ciel

¹ Lettre du 21 septembre 1870, sans indication de destinataire, probablement à A. de Pontmartin.

² Magdebourg, en Saxe prussienne.

de papier gris » ; aussi en emporte-t-il une impression défavorable : « Le monde serait à plaindre le jour où cette Sparte aurait étouffé Athènes ! »

Les loisirs de cette captivité ne furent pas inutilisés. La bibliothèque communale, sans doute, peut-être aussi des bibliothèques privées fournissent en abondance les œuvres classiques de la littérature allemande. Cet esprit si cultivé dont l'attention a déjà été retenue par les chefs-d'œuvre de la pensée latine et qui sera bientôt sollicité par les productions de la pensée slave, prend contact avec les chefs-d'œuvre de la pensée germanique. Il lit *l'Apprentissage de Wilhelm Meister*, *Faust*, la tragédie de *Wallenstein* : il les annote et en commence la traduction ; mais il ne semble pas, à en juger par les quelques pages qui se trouvent dans le dossier : *Allemagne-captivité*, qu'il soit allé très loin dans ce travail.

Ses préoccupations ne sont d'ailleurs pas d'ordre exclusivement littéraire : il étudie l'histoire moderne et l'histoire contemporaine ; et il est curieux de constater qu'un problème se pose à son esprit, problème qui n'a cessé de se poser entre les deux guerres de 1870 et de 1914 et qui est toujours actuel : celui de l'Europe centrale. Il s'est procuré — dans quelles circonstances, il ne le dit pas — les *Etudes sur la Bohême* de Saint-René-Taillandier ; il résume à larges traits l'histoire religieuse et politique de la Bohême après Jean Huss ; et sur le rôle du roi Georges Podiébrad, celui qu'on a nommé avec quelque exagération « un ancêtre de la Société des Nations », ¹ il écrit ces quelques lignes :

« Ce qui fait la grandeur morale et la forte singularité du roi « Georges, ce sont ses idées religieuses. Sans aller jusqu'aux extré-
« mités où vont se porter les réformateurs, il rêve une plus large
« organisation de la chrétienté sans secouer le joug de l'Eglise. Il
« lui faut des églises nationales, vivant de leur libre développement,
« reliées par la grande fédération chrétienne, avec le Pape pour
« chef non pour tyran. Guerre à la théocratie, telle fut la devise
« du Bohémien dont la forte pensée semble avoir devancé l'œuvre
« des siècles. Combien ses idées sur ces graves questions nous appa-
« raissent plus justes et plus modernes que celles des réformateurs
« qui vont le suivre ! »

Toutes réserves faites sur l'idée d'église nationale qui compromet,

¹ Jean Kapras : *Un ancêtre de la Société des Nations (Georges de Podiébrad)*, Prague « Orbis » 1924.

jusqu'à la nier, l'idée d'Eglise catholique,¹ il faut reconnaître ici déjà cette tendance qui sera une des caractéristiques du futur écrivain à traiter les questions politico-religieuses avec une largeur de vues qui n'exclut nullement le respect pour l'autorité traditionnelle. On peut remarquer aussi combien il est loin de sa mentalité de l'année précédente et quel progrès vers le sérieux a fait sa pensée : il ne songe pas à revenir d'Allemagne comme il était revenu d'Italie, avec des projets de tragédies historiques !

Sur les problèmes de politique extérieure, il a des idées également intéressantes. Les études sur les Tchèques et les Magyars du même Saint-René-Taillandier lui inspirent ces vues peut-être systématiques mais dont on ne peut nier l'originalité :

« L'unité de l'Allemagne est faite, achevée par le canon de 1866 et de 1870 ; l'Autriche n'est plus un Etat allemand ; la population germanique de l'Empire sera elle-même absorbée ; l'empire des Habsbourg est destiné à tomber. Dès lors, si on ne veut pas que les autres éléments se désagrègent sous l'influence russe, il faut prévoir et souhaiter une confédération des Tchèques, des Magyars, des Moldo-Valaques, des Serbes, des Esclavons, des Polonais et peut-être des Hellènes. Ce seraient les Etats-Unis d'Orient, du Danube et des Carpathes, Etat tampon entre l'Allemagne, la Russie et l'Empire ottoman, sauvegarde des petites nationalités et d'une Europe centrale libre et chrétienne. »

L'histoire diplomatique de l'Europe pendant les cinquante années qui suivront ne donnera pas raison à ces vues généreuses. Dominée d'une part par les vieilles idées d'équilibre et de concert européen, de l'autre par les idées de revanche et de paix armée, elle sera fixée par les décisions aussi injustes que précaires du Congrès de Berlin en 1878. Mais le futur attaché d'ambassade n'est pas et ne sera jamais de l'école des Bismarck, des Gortchakof et des Disraeli. La dure leçon de l'été de 1870 n'a pas été perdue pour lui et à ses yeux, la politique de prestige doit céder à une politique de justice et de paix :

« Je voudrais, écrit-il, montrer sans fard et sans oripeaux quelle est cette sinistre déesse de la guerre ; et je croirai avoir fait bonne et loyale besogne si je peux faire partager à d'autres cœurs l'horreur que le mien a ressentie en présence de ces sanglantes

¹ D'ailleurs, s'il faut en croire Pastor, le savant auteur de l'*Histoire des Papes*, les relations du roi de Bohême avec le Saint-Siège furent toujours caractérisées par « la duplicité et l'astuce ». (Tome III, p. 204.)

« folies... Le jour où se fera l'apaisement par la justice, ce jour-là, « pour Dieu, que tout ce qui a souci du progrès et du bonheur des « hommes mette la main à la hache et attaque à la racine cette « ivraie empoisonnée... ¹ De même que dans la généralité des cas, « la justice a supprimé la guerre individuelle, les progrès de cette « même justice par la raison pourront supprimer dans l'avenir la « guerre générale, en la rendant justiciable d'un tribunal amphic-
tyonique. » ²

Cependant, une épreuve plus douloureuse que celle de la guerre internationale l'attendait. A son retour de captivité, le 11 mars 1871, Paris était depuis huit jours en proie à la guerre civile. En rentrant dans le petit appartement qu'il avait loué à Passy, après son voyage en Italie, il ne trouva plus les manuscrits qui représentaient ses juvéniles espoirs littéraires. Il en prit facilement son parti. Ses réflexions étaient désormais d'un autre ordre, et les événements de la Commune allaient les mûrir encore. Il est, en effet, réconfortant de constater avec quelle hauteur de vues il envisage ces événements à mesure qu'ils se déroulent. Il ne se place sans doute pas en dehors et au-dessus de la mêlée. Par la force des choses il est d'un côté de la barricade, ayant quitté Paris et passé à Versailles puis à Saint-Germain quand les gardes nationaux traquèrent les jeunes gens pour les enrôler ; mais il n'est pas et ne sera jamais, même aux heures les plus sombres, de ceux qui se jettent éperdument dans les bras de M. Thiers, attendant leur salut d'une répression sans merci. Il juge, et s'il condamne les crimes qui se commettent à gauche, il n'excuse pas pour autant les fautes dont on se rend coupable à droite.

Il voit très bien, dès le début, qu'avec un peu de résolution et d'à-propos, le gouvernement aurait pu résoudre la « question de Montmartre » et s'emparer facilement des canons que les insurgés avaient réunis sur la butte ; on préféra attendre, tergiverser, et cette indécision compromit tout. Bientôt le gouvernement prend la route de Versailles, laissant Paris à lui-même. Ce n'est pas ici le lieu de refaire, même avec Vogüé, la chronique de la Commune : elle est dans tous les manuels d'histoire. Il suffit de relever les quelques réflexions intéressantes que lui suggère le douloureux spectacle. Il écrit le 2 avril :

¹ Lettre à A. de Pontmartin, 5 octobre 1870.

² Notes sur Proudhon.

« La collision que tout faisait prévoir ne s'est pas produite ; il
« ne reste plus assez de vigueur au parti de l'ordre pour la tenter :
« il a préféré abdiquer... On discute, on perd le temps en débats
« oiseux sans se résoudre à des concessions ni s'arrêter à un plan
« de répression énergique... (A Paris) les services publics vont se
« désorganisant chaque jour davantage sous l'action du gouverne-
« ment de Versailles qui les retire à lui. »

Paris livré sans coup férir à l'émeute, les éléments sains de sa population abandonnés à une poignée de factieux qui vont y faire régner la terreur, tel est l'effet de la veulerie de ces bourgeois apeurés qui donnent carte blanche à leur grand homme. Celui-ci, attendant de faire venir de la province une armée régulière, renonce de plus en plus aux chances d'en finir aux moindres frais avec l'insurrection. Les fédérés ayant été refoulés le dimanche 2 avril au delà de la porte Maillot, on avait beau jeu, au prix de quelques risques, de poursuivre l'avantage. On y renonce, et l'on préfère pousser à son comble l'exaspération et le désespoir d'une population qu'un premier siège avait tant éprouvée.

Des cris de douleur et de honte montent alors du cœur de Vogüé ; nulle malédiction cependant, car sa générosité lui inspire d'essayer de comprendre, sinon d'excuser :

« La population désespérée de Belleville et de Montmartre
« paraît disposée à résister jusqu'aux dernières extrémités. Ces
« malheureux veulent se faire hacher plutôt que d'accepter le roi
« qu'ils accusent l'Assemblée de vouloir leur ramener. Comment
« se terminera cette horrible crise ?... Sommes-nous au XIX^e siècle,
« grand Dieu, ou retombons-nous dans la barbarie ? Les guerres
« de religion ont-elles jamais présenté pareils raffinements d'atro-
« cités ? C'est bien la semaine de la Passion, la passion de la
« France ! »¹

Il devait y avoir une semaine plus terrible encore, la « semaine sanglante » du 21 au 28 mai pendant laquelle il sembla que Paris dût s'effondrer tout entier sous les flammes. L'incendie vu de Saint-Germain dicte au spectateur terrifié ces lignes émouvantes :

« Ah ! Spartacus s'est donné les fêtes de Néron, et il a bien fait
« les choses ! Il faut avouer qu'il y a quelque chose d'horriblement
« grand et épique dans ce testament du prolétariat écrasé. Pen-

¹ Lettre du 5 avril.

« dant deux mois, il a soutenu une lutte de Titans contre la
 « France accourue : tous ceux qui partout souffrent, tuent, envient,
 « naissent et crèvent misérables et damnés, se sont donné rendez-
 « vous là pour jouer leur partie suprême ; vaincu et forcé de
 « lâcher sa proie, l'esclave s'ensevelit avec elle : il se fait un tom-
 « beau des ruines de la capitale du monde ; et du fossé où on le
 « fusille, il regarde avec un orgueil content brûler ces palais et
 « ces trésors qui n'insulteront plus sa misère et ne seront pas à
 « d'autres que lui. Ah ! il faut voir comme ils meurent, ces illu-
 « minés étranges. Toute la journée on en a fusillé autour de moi :
 « stoïques et méprisants, ils vont où ils ignorent, saluant quand
 « même la brutale Libératrice, et meurent debout, léguaient à leurs
 « enfants la poursuite de l'œuvre manquée. Leurs femmes jettent
 « l'étoupe enflammée et le pétrole sous les pas des soldats ; sur-
 « prises, elles expirent sans plainte, comme les louves sous la dent
 « des chiens. »¹

C'est, en effet, l'heure de la répression : elle se poursuit implacable, sauvage, aveugle même ; car dans les rues conquises pavé par pavé, dans les cimetières où l'on avance tombe par tombe, au pied des barricades où se brûlent les dernières cartouches, on fusille indistinctement les insurgés dont les mains sont noires de poudre et les hommes dont les mains sont sales, les pétroleuses et les femmes mal habillées. Cela prend l'allure d'une vengeance plus que d'une défense ou d'un châtiment, et le souvenir en pèsera lourdement sur toute notre vie sociale.

A ces tristes heures, bien rares furent ceux qui, d'un côté comme de l'autre, surent garder assez de sang-froid dans le jugement, assez de pitié dans le cœur pour ne pas se laisser emporter aux égarements de la fureur et de la haine. Eugène-Melchior de Vogüé est de ceux-là ; il faut le dire à l'honneur de cette âme noble et généreuse que « la sombre injustice sociale »² révolte, elle aussi, et qui ne se résout pas à subir les faits, comme si les faits s'imposaient aux hommes sans que ceux-ci pussent jamais les soumettre à l'idée et au sentiment.

Il sortit de l'épreuve atteint jusqu'au cœur. Au deuil national s'était ajouté le deuil privé : son frère Henri qu'il avait cru sauvé était mort le 28 janvier. Aussi écrivait-il le 1^{er} juillet 1871 :

¹ Lettre du 25 mai.

² *Ibid.*

« S'il m'était donné aujourd'hui de choisir entre ces deux
« termes : ou bien l'avenir, aussi brillant que mes espérances les
« plus insensées l'aient jamais pu rêver, ou le passé tel qu'il a été,
« je jure Dieu que je choisirais le passé. Quand je vous disais que
« j'ai mis mes espérances en arrière ! »

C'était donc un blessé qui sortait de la lutte. Mais c'était aussi un homme, mûri avant l'âge par l'expérience de l'année terrible. Avant même que l'ordre fût rétabli, le gouvernement disposait de lui pour un poste plein de promesses. Son parent éloigné, le marquis de Vogüé, ayant été nommé ambassadeur à Constantinople, le vicomte Eugène-Melchior se vit proposer de le rejoindre avec le titre d'attaché d'ambassade. Désormais, c'était sur un champ de plus en plus vaste qu'allaient s'exercer les facultés d'observation perspicace, d'imagination créatrice, d'émotion largement humaine, qui caractériseront son œuvre.

VII

Cette œuvre qui appartient à l'avenir n'est-elle pas déjà comme en puissance dans l'intelligence et le cœur de ce jeune homme de vingt-trois ans ? Sans doute sa carrière littéraire ne se réalisera-t-elle pas comme il l'avait imaginé dans l'enthousiasme de ses seize ans : « être quelqu'un dans le monde des lettres pures, en dehors de toute préoccupation politique... »¹ Il ne sera ni un élégiaque à la manière de Lamartine ni un dramaturge à la manière de Victor Hugo. Poète, il l'est à coup sûr et il le sera toujours si c'est être poète que de conserver, sa vie durant, malgré les leçons souvent décevantes de la réalité, une faculté d'enthousiasme mise au service des pensées les plus nobles et des sentiments les plus généreux, et d'exprimer ces sentiments et ces pensées dans un style digne de grands sujets. Mais s'il faut, pour avoir droit à ce titre, traduire pensées et sentiments dans « le langage des muses », il y renoncera désormais : les essais qu'il a tentés l'ont suffisamment convaincu que s'il a une réelle facilité à manier le vers, ce n'est que de la facilité et que si Lamartine a « façonné son âme », s'il lui a appris le premier « à nommer ce qui (pour lui) avait été jusqu'alors sans nom », ² ce n'est pas une raison pour se condamner à faire du Lamartine, à perdre son originalité dans d'inutiles imitations.

¹ Voir plus haut, p. 22.

² *Heures d'histoire*, p. 42.

Encore moins sera-t-il un dramaturge. Vaut-il la peine de chercher à débrouiller pour les traduire en un langage noble et convenu, des cas de conscience imaginaires ou chimériques, à monter des pièces à grand spectacle avec de somptueux décors et une figuration considérable ; si cela ne doit aboutir qu'à des pastiches de la tragédie classique ou du drame romantique, ne vaut-il pas mieux y renoncer ? et n'est-il pas plus intéressant d'essayer de comprendre et d'expliquer les drames ou très simplement l'histoire que l'âme des peuples a suscités et suscite encore dans le vaste monde ?

Le livre *Syrie, Palestine, Mont-Athos* que le jeune diplomate écrit dès 1872 bien qu'il le fasse paraître seulement cinq ans plus tard, est un « voyage au pays du passé » où l'influence de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est sensible ; mais Vogüé n'a-t-il pas avoué depuis longtemps l'invincible attirance exercée sur lui par le génie de Chateaubriand ? La curiosité d'esprit, le goût des idées générales, l'imagination ardente dont ont déjà témoigné les notes prises par lui au cours de ses voyages ou de ses lectures ne peuvent que se développer par le contact de plus en plus intime avec l'auteur de l'*Itinéraire*.

Ce sens de l'histoire et de l'observation s'affinera de plus en plus. Quand Vogüé quittera Constantinople pour se rendre en Russie, c'est par des études particulières et des monographies qu'il essaiera d'abord de faire connaître l'Orient slave. Ses *Trois drames de l'histoire de Russie*¹ révéleront un souci de l'information, une faculté critique et psychologique, une largeur de vues dont l'écrivain sera en partie redevable aux abondantes lectures historiques de sa jeunesse. Un séjour prolongé dans ce pays, l'étude consciencieuse que le secrétaire d'ambassade fera des questions russes,² une communion étroite favorisée par son mariage, avec la vie et les mœurs du pays, l'amèneront à d'admirables découvertes sur l'âme slave dans ce *Roman russe* qui restera sans doute son titre le plus solide devant la critique. N'était-il pas en quelque sorte prédestiné à ce genre d'études par la prédilection qu'il montra toujours pour le romantisme et pour les états d'âme qui se caractérisent par un déséquilibre entre les aspirations et la réalité ?

Lui-même « âme de désir », possédé de l'inquiétude qui tourmentait René, voudra donner de cette inquiétude une traduction litté-

¹ *Le fils de Pierre le Grand, Mazeppa, Catherine II.*

² Les rapports qu'E.-M. de Vogüé adressait au quai d'Orsay comptent parmi les plus remarquables qu'aient retenus les archives des Affaires Etrangères.

raire : ce sera le roman *Jean d'Agrève*, renouvelé de ceux de Tristan et d'Iseult, de Dante et de Béatrice, de Titus et de Bérénice, où l'homme parvenu à la maturité¹ retrouve et décrit avec un plaisir mêlé d'amertume les rêveries et peut-être les désenchantements de sa jeunesse.

Peu de temps après paraîtront *Les Morts qui parlent*. Le diplomate a renoncé à « la carrière » pour essayer de la politique : elle lui apportera des désillusions parce qu'il ne se sentira pas accordé avec le milieu parlementaire, avec les habiletés, voire les compromissions qu'on y exige de ceux qui veulent y réussir à tout prix, parce que les habitudes de sa pensée l'ont toujours porté à dominer les problèmes de très haut au lieu de l'incliner à des solutions dépendant d'intérêts locaux ou personnels.

A mesure qu'il avancera en âge, ses perspectives prendront plus d'ampleur, sa pénétration plus de profondeur et *Le Maître de la Mer* sera, sous forme d'un nouveau roman, un essai de synthèse où des questions mondiales seront envisagées, où seront confrontés le réalisme anglo-saxon et l'idéalisme latin, où seront posés aussi dans des pages éblouissantes qui rappellent les plus belles descriptions de Chateaubriand, ces problèmes de la science et de la démocratie, les deux grandes forces du monde moderne, qui préoccupaient déjà le jeune philosophe d'Oullins.

D'ailleurs le même esprit qui animait ses réflexions juvéniles se retrouvera, enrichi par des études approfondies et une expérience singulièrement informée, dans les nombreux essais consacrés par l'écrivain aux grandes idées qui intéressent tout homme qui pense et qui veut se faire une philosophie personnelle. Respect du passé, amour du présent, sollicitude pour l'avenir : tout Vogüé est là, avec le meilleur de son esprit et de son cœur. « Esprit libre et cœur traditionnel » : ces expressions qu'il a employées pour qualifier son ami Albert Sorel, lui conviennent au premier chef. Il est de la lignée de ces aristocrates dont Brunetière a dit,² et il le disait à propos de Chateaubriand, que quand ils sont intelligents, ils le sont « d'une manière à eux, plus libre, plus indépendante, plus dégagée » de toute entrave. C'est peut-être encore plus vrai de Vogüé que de Chateaubriand. Celui-ci servait une cause — celle du légitimisme — qu'il savait décidément perdue et à laquelle il ne croyait plus : il la servait cependant avec une sorte d'élégance dédaigneuse et une désinvolture qui n'allait pas sans quelque amertume. Vogüé n'en-

¹ *Jean d'Agrève* est de 1897.

² *Evolution de la Critique*, p. 172.

tend pas sacrifier à des dieux ensevelis dans leur linceul. Comme l'a dit M. Victor Giraud dans la pénétrante étude qu'il lui a consacrée,¹ il n'a aucun goût « pour la séculaire et lamentable procession des émigrés de l'intérieur » ; « notre chère France nouvelle » si courageuse et si digne dans l'effort qu'elle fournit pour se relever de ses épreuves, « ne lui est pas moins chère » que l'ancienne France : « il accepte sans maugrérer et même avec un certain entrain, les conséquences de fait de l'œuvre révolutionnaire ; la formule républicaine ne le gêne en aucune façon ; l'avènement de la démocratie lui paraît chose non seulement logique et inéluctable, mais heureuse. » On l'a vu, s'il élève sa protestation contre la proscription des princes de la famille royale, ce n'est pas au nom d'un droit périmé, mais au nom de la liberté. Il est donc libéral, d'un libéralisme large et généreux, qui n'est pas seulement un sentiment, très légitime et très honorable du reste, puisqu'il est celui de la dignité personnelle, mais qui est aussi une attitude raisonnée, justifiée par les leçons de l'histoire et par un sens averti des réalités politiques et sociales. Au moment où il datait de « l'an 72 de la République une et indivisible » la découverte qu'il venait de faire de la *Marseillaise*, l'adolescent de Gourdan se laissait gagner plus ou moins inconsciemment par ce sentiment ; bientôt le même adolescent s'apprêtait à fonder ce sentiment sur la réflexion et la raison, et sans doute la lecture de *la Démocratie en Amérique*, le remarquable ouvrage de cet autre aristocrate A. de Tocqueville, aussi profond philosophe que grand historien, ne fut-elle pas étrangère aux convictions politiques de ce Français qui veut être de son pays et de son temps.

Mais cet esprit libre est aussi un cœur traditionnel, et c'est de tout son cœur que Vogüé s'efforcera de concilier ou de réconcilier ce qu'il y a d'acceptable dans le présent et ce qui se prépare pour l'avenir avec ce qui mérite de subsister du passé. C'est pourquoi, à l'occasion, il mettra sa pensée et sa plume au service de son Eglise, préoccupé précisément de montrer aux adversaires de celle-ci et de lui montrer à elle-même les raisons qu'elle a de vivre en harmonie avec tout régime qui respecte sa libre expansion. Une conviction intime, une pratique intégrale exigée par des croyances précises ont-elles toujours répondu à cette attitude commandée par l'acceptation de la tradition religieuse ? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer quand il s'agit d'une âme si pleine de pudeur en ce qui touche à la vie intérieure. On n'a pas dissimulé les lacunes de sa formation religieuse, et on ne peut oublier l'aveu échappé à l'écri-

¹ *Les Maîtres de l'Heure*, p. 222.

vain sur l'influence exercée par Renan.¹ Mais cette influence ne fut jamais une emprise totale et sans appel, et la belle page sur *la Science*² que l'on a prise à ses papiers de jeunesse fait penser moins aux conclusions ou à l'idée maîtresse de *l'Avenir de la Science* qu'à cette belle prière que l'auteur du *Préambule d'Un Siècle* empruntait à *L'Harmonie du Monde* de Kepler et qui servait de conclusion à son article. C'est ici l'affirmation d'un croyant : on n'a pas le droit d'en suspecter la sincérité et de supposer qu'à l'attitude extérieure de Vogüé, à son catholicisme officiel, ne répondait pas la réalité d'un sentiment profond.

Pour conclure, la ligne de sa vie aura été d'une parfaite rectitude. Un noble esprit, une haute pensée, une ardeur généreuse à servir les grandes causes, telles furent les qualités de l'homme : telles elles s'annonçaient déjà dans les années de l'adolescence et de la jeunesse.

¹ Cf. p. 34.

² Cf. p. 40.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNAGES CITÉS

A

Adrets (baron des), 21.
Agar, 61.
Alessi, 49.
Ammirato, 52.
Ampère, 32, 33.
Anderson (Mademoiselle), 13.
Aretino, 52.
Annenkof (général), 46.
Annenkof (Mademoiselle), 46.
Aumale (duc d'), 58.

B

Baldassar, 52.
Banville (Th. de), 24.
Barante (de), 32.
Bismarck, 67.
Blaze, 32.
Bonaparte, 14.
Bossuet, 24.
Botticelli, 51.
Bourdaluë, 31.
Boys (du), 15.
Breughel, 50.
Brisson, 15.
Brunetière, 38, 73.
Brunetto Latini, 51.
Bruto, 52.
Burchardt, 52.
Burlamacchi, 52.

C

Caigniez, 55.
Cambioso (Luca), 49.
Catholicos, 32.
Chambaud (Paule de), 15.
Chambord (comte de), 14, 60.
Charles-Quint, 49.
Chartres (duc de), 58.
Chateaubriand, 19, 20, 24, 26, 29, 40, 44, 46, 72, 73.
Cimabue, 51.
Colona, 53.
Côme de Médicis, 50.
Corneille, 55.
Cousin (Victor), 33.
Cuvillier-Fleury, 33.

D

Dante, 26, 51, 53, 54.
Daudet (Alphonse), 26.
Delaroche, 56.
Delavigne, 32.
Diderot, 51.
Disraeli, 67.
Doria, 49, 55.
Douai, 62, 64.
Droz, 32.
Dupanloup, 17, 28.

F

Faure, 61.
Fauriel, 32.

Figuier, 32.
Florian, 22.

G

Gaddi, 51.
Gambetta, 61.
Gautier (Théophile), 32, 34.
Gerstenberg (de), 54.
Ghirlandajo, 51.
Gilbert, 36.
Giotto, 51.
Giraud, (Victor), 74.
Goethe, 34, 37.
Goncourt (les), 25, 26.
Gortchakoff, 67.
Grammont (duc de), 62.
Gualandi, 55.
Guys, 64.

H

Habsbourg, 57.
Hisson (Mademoiselle), 65.
Hoffmann, 32.
Hugo (Victor), 24, 27, 32, 34, 37, 64, 71.
Huss (Jean), 56.

J

Joinville (prince de), 58.
Joubert, 32.

K

Kant, 26.
Kepla, 75.

L

La Fontaine, 22.
Lamartine, 18, 19, 20, 24, 25,
27, 32, 34, 37, 45, 46, 71.
Lamennais (de), 19.
Lameth, 32.
Lanfranchi, 55.
Laprade (de), 27.
Lestrangé (de), 15.
Lévêque (abbé), 16.
Lippi (Filippo), 51.
Louis-Philippe, 15.
Lucas de Leyde, 50.

M

Machiavel, 52.
Mac-Mahon, 63.
Maistre (J. de), 27.
Marchese, 52.
Mathilde (princesse), 25.
Mazure, 32.
Medicis, 50, 52.
Mérimée, 32, 41.
Michelozzo, 50.
Mieris, 50.
Mignet, 32.
Millevoeye, 36, 54, 55.
Mistral, 32.
Montalembert (de), 14, 32.
Monteil, 32, 33.
Montesquieu, 26.
Montluc, 15.
Mortimer-Ternaux, 32.
Musset (A. de), 24, 45.

N

Napoléon III, 59.
Nardi, 51.
Nerli, 52.
Nestcher, 50.
Netzu, 50.
Nodier, 33.

O

Ollivier (Démosthène), 59.
Ollivier (Emile), 58, 60.
Orléans (d'), 14, 60.

P

Paris (comte de), 58.
Pascal, 23, 24, 34.
Pasdeloup, 65.
Pazzi, 53.
Perrin, 65.
Perugin, 50.
Pétrarque, 51.
Pico della Mirandola, 52.
Piola, 49.
Pixérécourt, 55.
Podiébrad (Georges), 66.
Pœlembourg (Cornelius),
50.
Poiloup (abbé), 16.
Ponson du Terrail, 21.
Pontmartin (A. de), 32, 64,
65.
Pontmartin (H. de), 38, 47.
Portici, 61.

R

Racine, 24, 55.
Razzi (Serafino), 52.
Rémusat (de), 32.
Renan, 17, 34, 40, 75.
Rochefort, 25.
Roscoë, 52.
Rosini, 55.
Rouget de Lisle, 13.
Rousse (Edmond), 14, 47.
Rousseau (J.-J.), 44.
Rubens, 49.
Ruggieri, 55.
Rustrelli, 52.
Ruysdaël, 50.

S

Sainte-Beuve, 19, 32.
Saint-René-Taillandier, 66,
67.
Sansovino, 49.

Savonarole, 52, 53.
Saxe (prince de), 63.
Sforza, 53.
Sismondi, 55.
Sogni, 52.
Sorel, 73.
Sully Prudhomme, 30.

T

Tacite, 27.
Taine, 11, 51.
Théroutde, 32.
Thiers, 33, 62, 68.
Thomas d'Aquin (S.), 26.
Tocqueville (de), 32, 74.

U

Ugolin, 50, 54, 55.

V W

Van Dick, 49.
Vasari, 51.
Verrocchio, 51.
Veyrat, 32.
Vigny (A. de), 27, 32, 34,
Villari, 52.
Virgile, 24, 27.
Visconti, 53, 55.
Vogüé (Charles de), 14.
Vogüé (Eugène de), 13, 14.
Vogüé (Félix de), 11.
Vogüé (Henri de), 62, 64,
70.
Vogüé (Louis de), 13.
Vogüé (Pierre de), 13.
Vogüé (Raphaël de), 13.
Vogüé (marquis de), 71.
Voltaire, 32, 38.
Wael, 49.
Weber, 65.

Z

Zola, 62, 64.

VU LE 4 DÉCEMBRE 1931

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Le Recteur de l'Académie de Paris

CHARLETY.

